LA ROMANISATION DES CAMPAGNES EN PICARDIE À LA LUMIÈRE DES FOUILLES RÉCENTES : PROBLÈMES D'ÉCHELLES ET DE CRITÈRES

Didier BAYARD *

INTRODUCTION

L'étude de la romanisation des campagnes en Picardie (fig. 1) présuppose, ici comme ailleurs, que l'on s'interroge sur les critères retenus pour mesurer l'impact de l'occupation romaine et les effets de l'influence de Rome. Parmi les instruments à notre disposition, le critère architectural a toujours eu une place privilégiée. Et dans un premier temps, pour des raisons tenant aux techniques de prospection, c'était d'ailleurs l'analyse des matériaux utilisés, pierre et terre cuite, qui fondait le jugement sur le degré de romanité d'un site dans notre région. On peut douter de l'infaillibilité du critère dans des contrées où l'architecture de terre et de bois constituait, il y a encore quelques années, l'essentiel de l'habitat rural.

Avec le développement de la photographie aérienne, Roger Agache a élargi l'analyse architecturale aux plans et à l'organisation générale des établissements antiques et défini les deux modèles qui sont encore aujourd'hui au coeur de nos débats :

- la "ferme indigène " caractérisée par des enclos fossoyés plus ou moins réguliers, parfois emboités, isolés ou regroupés par deux ou trois (fig. 2).

- la *villa* gallo-romaine matérialisée quant à elle par des constructions visibles par leurs fondations de craie tassée, strictement organisées autour de deux cours quadrangulaires appelées *pars urbana* et *pars agraria* ou *rustica* (AGACHE 1978 ; voir aussi fig. 3, page suivante).

Les "fermes indigènes" avaient été détectées essentiellement dans la partie occidentale du département de la Somme, sur des versants crayeux érodés, les villae, sur les riches plateaux limoneux. Les exemples de coexistence des deux types d'établissements étant relativement peu nombreux, il était légitime de s'interroger sur leur complémentarité. Sans être insensible à la thèse de la spécialisation, les régions pauvres étant réservées aux "fermes indigènes" et à des populations moins romanisées, les riches plateaux connaissant un mouvement de colonisation systématique à l'époque romaine, Roger Agache concluait plus volontiers à un rapport chronologique entre les

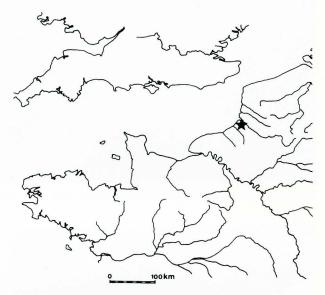


Fig. 1: carte de situation.

deux. Plusieurs photographies prises en des saisons différentes montraient l'existence sur les mêmes sites d'ensembles fossoyés et de bâtiments fondés sur des semelles de craie tassée (exemple de Blangy-Tronville "L'Aiguillon", cf. AGACHE 1978: 169, 172-173). Ces photographies, fort pédagogiques, avaient le mérite d'attirer l'attention sur les conditions d'apparition de ces différents types de structures et sur l'importance du substrat géopédologique et du couvert végétal sur la perception que l'on peut avoir en avion des structures archéologiques (fig. 4 et 5).

Les chercheurs se sont beaucoup intéressés aussi à la continuité du peuplement et de l'habitat avant et après la Conquête. Dans la région, plusieurs équipes ont essayé ces dernières années de mesurer les désertions et fondations d'établissements au cours des Ier s. av. et ap. J.-C. à l'aide des prospections pédestres (CHARDONNET 1987; HASEL-GROVE 1990, 1992; CADOUX, WOOLF 1993). L'expérience la plus accomplie est sans doute celle

F - 80 000 AMIENŠ

^{*} Service régional de l'Archéologie en Picardie

⁵ rue Henri Daussy

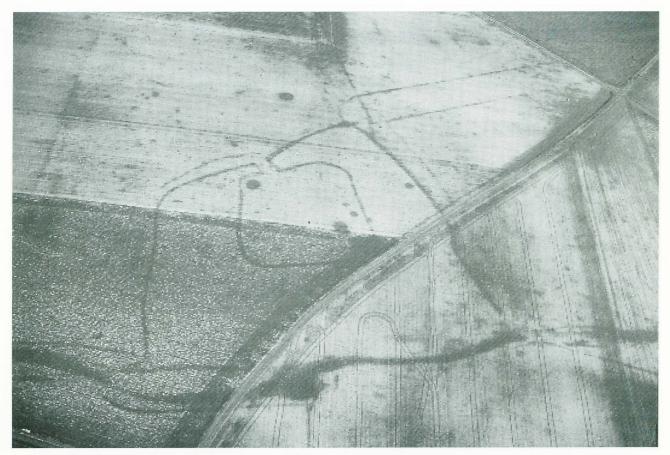


Fig. 2: grande ferme indigène à Bray-les-Mareuil, dans la Somme (photo R. Agache).

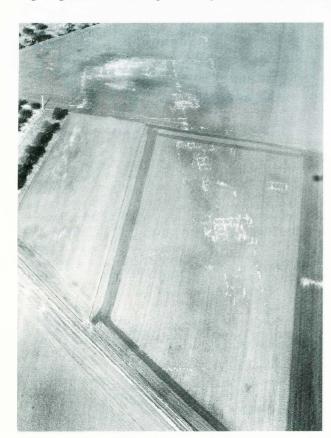


Fig. 3 : grande *villa* romaine à La Houssoye dans la Somme (*photo R. Agache*).

menée par Colin Haselgrove et l'université de Durham dans la vallée de l'Aisne. Les résultats obtenus sont très intéressants dans la mesure où seule la prospection systématique permet d'esquis-ser une approche quantitative de la question. (voir supra HASELGROVE). Cependant même dans ce cas, les données issues des prospections sont d'une exploitation délicate. Si la présence d'indices suffit à prouver l'existence d'un site à une époque donnée, leur absence ne peut être retenue aussi facilement pour conclure l'inverse. Les gisements protohistoriques se manifestent généralement d'une manière extrêmement discrète dans les labours. Cette incertitude pèse bien entendu sur la confiance que l'on peut accorder à ces données. Les résultats des prospections nécessitent, sinon d'être vérifiés systématiquement par des sondages, en tout cas une confrontation avec des " modèles " élaborés à partir des fouilles.

Colin Haselgrove, conscient de cette nécessité, a essayé de dresser un état des connaissances sur les sites des Ier s. av. J.- C. et Ier ap. J.-C. du Nord de la France ayant fait l'objet de fouilles (HASELGROVE 1990 ou encore HASELGROVE, SCULL 1992). Les données utilisées avaient été rassemblées dans les années 1970-1985 avant le développement des fouilles de grande ampleur qui a accompagné les travaux d'infrastructure ferroviaire et routière depuis 1989. Un simple examen de la figure 5.5 (HASELGROVE 1990 : 59), illustrant les principales phases d'abandon et de création d'établissement entre La Tène finale et le Ier s. ap. J.-C., montre une

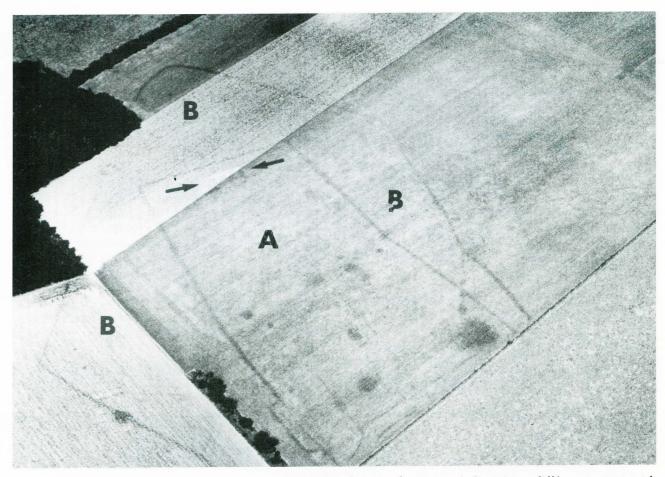


Fig. 4 et 5 : Blangy-Tronville "L'Aiguillon " (Somme), deux photographies prises à des saisons différentes montrent la présence sur le même site d'un système d'enclos fossoyés (fig. 4, en haut) et de bâtiments fondés sur des semelles de craie tassée sur la figure 5, en bas (*Photos R.Agache*).



étonnante disparité entre chaque département qui limite considérablement la portée des conclusions. Ce constat doit nous amener à nous interroger sur la qualité des informations utilisées. Ces disparités ne sont-elles pas le corollaire de fouilles trop limitées en surface pour ne pas être soumise au hasard, de sites mal identifiés, au contexte mal défini, dispersées dans des régions différentes ? L'un des mérites de cet article est justement d'avoir mis l'accent sur la diversité du Nord de la France, diversité qui avait déjà été mise en évidence à l'extrême Nord de la Gaule (ROYMANS 1983, 1990). Les informations fournies par les fouilles réalisées depuis 1989 ont mis en relief ces carences des fouilles anciennes et la fragilité des conclusions que l'on pouvait en tirer (voir plus loin la comparaison des données collectées jusqu'en 1985 et de 1989 à 1994).

L'ÉTAT DE LA DOCUMENTATION ET LE CHOIX DE L'ÉCHANTILLON

Les fouilles récentes occasionnées par la construction de la ligne T.G.V. Nord, des autoroutes A 28 (section Abbeville/Blangy-sur-Bresle), A 16 (L'Isle Adam/Amiens et tout récemment Amiens/Boulo-

gne-sur-Mer) et un meilleur suivi archéologique des carrières et des aménagements industriels ont radicalement transformé notre vision des établissements antiques en élargissant l'espace exploré, en précisant les contextes et les datations (voir, entre autres, BAYARD, COLLART 1991). Il est inutile d'ajouter que de tels bouleversements nous ont obligé à reconsiderer la question de la romanisation des campagnes (fig.6).

Grâce aux travaux de Roger Agache et à ces fouilles récentes, il est possible d'affirmer aujourd'hui que l'essentiel de l'occupation du sol est constitué dans cette partie de la Gaule, à la fin de l'Indépendance et à l'époque romaine, de grandes exploitations que l'on peut assimiler effectivement aux "fermes indigènes " ou aux villae. Les habitats ouverts de petite taille, isolés ou polynucléaires, que l'on pourrait qualifier d'habitats intercalaires, sont minoritaires même si les dernières recherches tendent à réestimer leur importance (1). Leur identification en tant qu'habitat permanent

^{(1) -} La distinction entre sites principaux et habitats intercalaires est particulièrement ardue pour les sites de La Tàpe

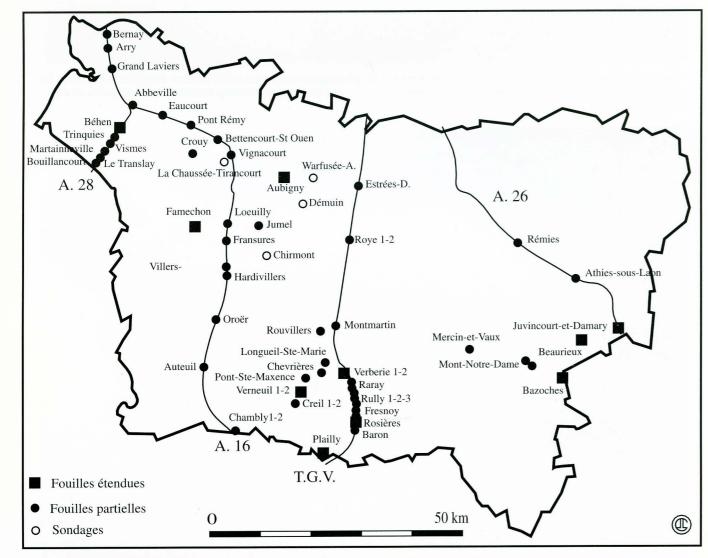


Fig. 6: carte des principaux établissements gallo-romains ruraux fouillés en Picardie

n'est pas toujours très sûre ni d'ailleurs leur vocation agricole. L'attention portée ces dernières années en Picardie à l'environnement des voies romaines, voies principales et secondaires, a amené la découverte de vestiges parfois fugaces d'habitats isolés établis au bord des chaussées comme à Dury (fouille V. Harnay), Vauchelles-les-Quesnoy (DEFRESSIGNE 1995) ou même à Martainneville sur l'A 28, pour s'en tenir au seul département de la Somme. Les fouilles dans les carrières ont amené la découverte pour leur part d'écarts agricoles ou pastoraux évoquant des annexes de plus grands ensembles. Il est certain que de tels habitats ne peuvent être véritablement compris que dans un cadre plus large, que les fouilles actuelles ne permettent pas de saisir. Dans ce domaine, les prospections pédestres restent la meilleure source d'information. Pour toutes ces raisons, nous avons préféré centrer notre exposé sur les habitats principaux.

Nous disposons aujourd'hui en Picardie d'une cinquantaine de grands établissements agricoles de la fin de La Tène ou de l'époque romaine, étudiés sur un hectare ou davantage (voir la liste en annexe). Malgré une amélioration notable par rapport aux opérations antérieures, il convient de signaler que les conditions dans lesquelles se sont effectuées ces fouilles ne sont pas toujours satisfaisantes, et les études exhaustives restent exceptionnelles. Bref, l'échantillon dont nous disposons aujourd'hui a un caractère trop hétérogène pour ne pas nous inciter à la prudence et engage à ne pas abuser des comparaisons trop lointaines ou à recourir sans critique à des statistiques trompeuses. D'autre part la répartition de cette liste entre sites pré-romains et romains, sites de vallée et sites de plateaux est soumise aux hasards des sauvetages (2). L'ensemble nous parait cependant assez équilibré.

En dépit des améliorations, il est surprenant de constater que la question nous apparaît tout aussi complexe qu'auparavant. L'analyse des sites fouillés depuis 1989 montre une variabilité extrême qui résiste aux modèles et parfois à la simple logique. Il est probable que les conditions d'acquisition de nos données ne sont pas seules à être en cause Un autre facteur à prendre en compte, qui a déjà été signalé plus haut, est l'échelle géographique d'analyse.

Il est vrai qu'à l'échelle de la région administrative, qui représente près de 20 000 km², interviennent de nombreux paramètres que l'on mesure mal, tels que :

- les différences infra-régionales héritées de l'indépendance, entre les peuples des Rèmes et des Suessions d'une part et le coeur du *Belgium* d'autre part, entre contrées maritimes et régions plus continentales.
- une influence éventuelle des *oppida* voisins (y a-til eu un regroupement brutal des populations chez les Rèmes, voire chez les Suessions comme l'ont supposé certains auteurs ?, *cf.* HASELGROVE 1990).
- l'impact des garnisons romaines cantonnées dans

des *oppida* ou dans de nouveaux camps après la Conquête, dans les années 30 av. J.-C. (à Pommiers, cf. HASELGROVE 1990, à la Chaussée-Tirancourt cf. BRUNEAUX, FICHTL, MARCHAND 1990; FICHTL, 1995) ou même les années 19-16 av. J.-C. (BAYARD, MASSY 1983).

- une influence des premières villes romaines.
- des situations locales particulières (vallées majeures, secondaires, plateaux...).

Il existe certes de grands établissements qui manifestent, au même moment et de la même manière semble-t-il, les signes d'une romanisation accélérée et cela indépendamment de leur situation locale. Citons les villae de Beaurieux ou Juvincourt-et-Damary dans l'Aisne, Verneuil-en-Halatte dans l'Oise, Famechon dans la Somme (voir supra COLLART). Un autre exemple est présenté plus loin dans ce volume, celui de Conchil-le-Temple dans le Pas-de-Calais (voir infra LEMAIRE, ROSSIGNOL). Mais ces villae précoces sont très rares. On en compte 4 ou 5 sur les trente ou quarante fouillées dans la région. La grande majorité des établissements ruraux obéissent à des rythmes plus lents et à des évolutions qui sont étroitement soumises à leur insertion dans le tissu local et que l'on ne saurait donc étudier convenablement qu'au niveau local ou infra-régional et dans une perspective de plus longue durée que celle de la Guerre des Gaules.

C'est pourquoi nous avons préféré examiner les effets de la romanisation au travers d'un échantillon certes restreint mais qui nous semblait homogène et susceptible de fonder une discussion plutôt que de comparer des sites issus de milieux très différents et sans lien entre eux. De nombreux chercheurs ont insisté ces dernières années sur l'intérêt que présentaient les études micro-régionales notamment pour aborder ce genre de questions (BLOEMERS 1990, KUNOW 1990, HASELGROVE, SCULL 1992). L'un des modèles du genre est l'étude qu'a menée Willems sur le pays des Bataves aux Pays-Bas (WILLEMS 1981, 1984). Plusieurs expériences similaires ont été menées également en France, dans le Midi (voir par exemple infra FAVORY, RAYNAUD, ROGER) ou en Picardie, par l'ERA 12 du CNRS, et l'université de Durham dans la vallée de l'Aisne (DEMOULE, ILETT 1985; PION 1990).

Je voudrais, pour ma part, attirer l'attention des lecteurs sur un terroir situé près des rives de la Manche, en périphérie de la province de *Gallia Belgica* et de sa partie la plus sensible aux influences romaines, et en marge également de la cité des *Ambiani*, dans l'actuel pays du Vimeu.

^{(2) -} Les différents types d'aménagement, les carrières de gravier alluvionnaire des vallées majeures (13 cas), les tracés autoroutiers ou ferroviaires (34 cas) et les autres types d'aménagement (8 cas) illustrent des contextes assez différents et risquent fort de nous amener à des conclusions éloignées.

Nous essaierons de préciser l'évolution de 8 établissements voisins à l'aide de plusieurs paramètres utilisés habituellement (plus ou moins grande stabilité du peuplement et des installations, apparition architecturale et architectonique de la villa, approche économique...). Ces 8 sites sont tous situés dans une micro-région homogène constituée de plateaux limoneux, sur le tracé de la section Abbeville/Blangy-sur-Bresle de l'autoroute A 28. Ils ont été fouillés entre 1989 et 1991, certes partiellement mais sur des surfaces supérieures à un hectare et sur la plupart, des explorations complémentaires ont permis d'obtenir une image globale du site. Afin de compenser la faiblesse de l'échantillonnage, les conclusions que nous serons susceptibles de tirer de cette expérience seront confrontées aux autres fouilles picardes, tout en gardant à l'esprit la relative incertitude qui entoure leurs résultats.

La région en question se trouve dans la partie occidentale du département de la Somme, à 50 km environ de la principale ville romaine, Amiens-Samarobriva (BAYARD et MASSY 1983) et à 15 km de la mer. Les 8 sites suivants s'échelonnent sur 18 km entre la Somme au nord et la Bresle au sud :

- Behen (fouille Bayard, cf. BRÉART 1991 : 49).
- Trinquies, commune de Huppy (fouille Harnay, cf. BRÉART 1991 : 54).
- -Le Plouy, commune de Vismes-au-Val (fouille Coquidé (3), *cf.* BRÉART 1991 : 62).
- -Martainneville (fouille Binet, cf. BREART 1991 : 56)
- -Au Translay, où une fouille programmée a succédé au sauvetage de 1990-1991, trois petits établissements laténiens ont été découverts, insérés dans un vaste parcellaire et distants de 250 à 300 m (fouilles Barbet et Bayard, *cf.* BRÉART 1991 : 55 ; 1992 ; 1993 : 128 et 1994 : 153).
- -Bouillancourt-en-Séry (fouille Gonnet, cf. BRÉART 1991 : 51).

STABILITÉ ET DISCONTINUITÉS AUX Ier S. AV. ET Ier S. AP. J.-C.

La première question qui s'impose dans notre enquête est celle de la continuité du peuplement et de l'habitat entre La Tène et l'époque romaine, question que nous avons scindée en deux points.

En ce qui concerne le peuplement, on est frappé par la forte densité d'occupation du secteur de l'A 28 dès l'époque de La Tène moyenne. On compte sur le tracé de l'autoroute un établissement tous les trois km environ (4). Tous les sites explorés connaissent une occupation dès le IIè sinon le IIIè s. av. J.-C. qui se poursuit le plus souvent au moins jusqu'au milieu du IIIè s. ap. J.-C.

Cette continuité du peuplement se conjugue, paradoxalement, avec une grande instabilité des habitats. La majeure partie de ces établissements est marquée par des ruptures qui se traduisent par un ou plusieurs déplacements pendant les deux siècles qui encadrent la Conquête. Si nous ne sommes pas en mesure, le plus souvent, de vérifier les déplacements erratiques de ces ensembles, qui s'effectuent dans de vastes espaces qui peuvent atteindre plusieurs dizaines d'hectares, nous avons la conviction, pour ce qui concerne le Ier s. av. J.-C., qu'il y a relativement peu de véritables abandons. Dans trois cas, nous n'avons pas d'interruption (à Behen, Le Plouy et Martainneville). A Trinquies, l'habitat de la fin de La Tène nous est inconnu. Il se situe très probablement à l'ouest du chantier. Un enclos de la fin de La Tène moyenne et un ensemble augustéen ont été reconnus en bordure occidentale du chantier.

L'exemple le plus difficile à appréhender est celui de Bouillancourt-en-Séry. La fouille de l'emplacement de l'autoroute et du rétablissement d'un chemin vicinal a amené le dégagement partiel d'une grande " ferme indigène "occupée au cours de La Tène finale (LT D1 et D2) et qui semble abandonnée par la suite (fig.7). Quelque tessons galloromains précoces ont été trouvés dans le remplissage supérieur de l'un des fossés principaux, ainsi que deux tombes à incinération que l'on pourrait situer dans le courant du Ier s. ap. J.-C. Deux cents m plus loin à l'est, des indices d'une fréquentation au moins, d'époque romaine ont été notées. Mais nous sommes là à l'extrémité du chantier. Beaucoup plus tard, entre la fin du VIIe s. et le XIIe s. ap. J.-C., un habitat s'est développé dans l'espace intermédiaire entre la "ferme indigène ' et le secteur est. Y a-t-il eu déplacement de la ferme vers l'est au cours du Ier s. av. J.-C. avec le maintien du nouvel établissement dans ce secteur pendant toute la période romaine ou même un éclatement en plusieurs ensembles avec un habitat résiduel dans la partie centrale de la "ferme indigène "? La question corollaire est de savoir si le nouvel établissement éventuel était aussi important que le précédent et dans le cas contraire si les habitats résiduels avaient encore quelque chose de comparable avec l'ancien. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de répondre à toutes ces questions. Le coeur de la "ferme indigène "n'a pu être fouillé de même que le secteur est (5). L'exemple de Bouillancourt-en-Séry mérite d'être médité car de nombreux établissements de la fin de

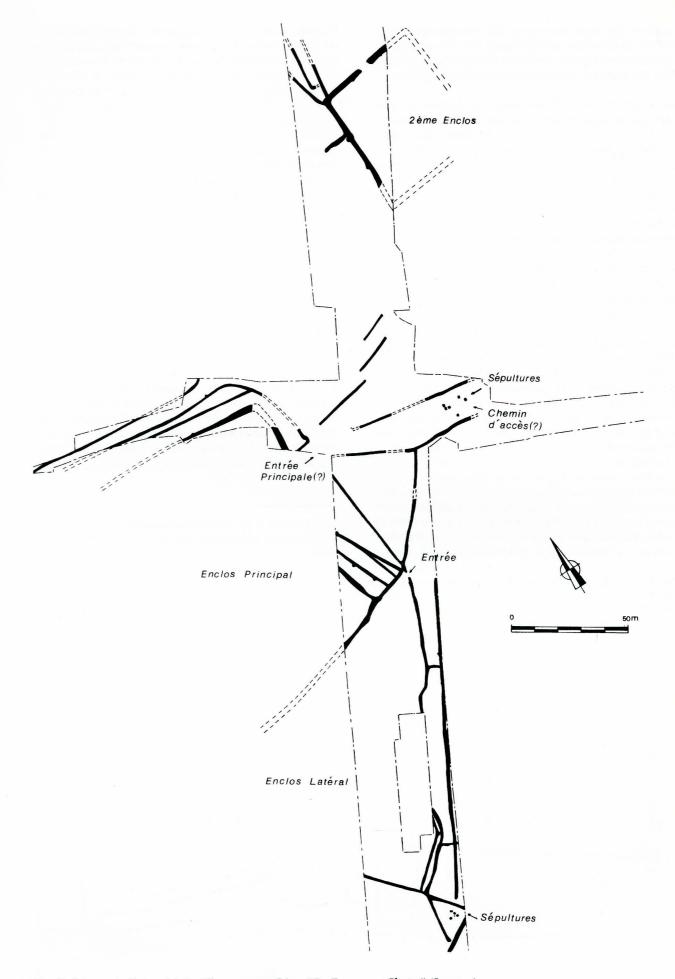


Fig. 7: "ferme indigène" à Bouillancourt-en-Séry, "La Fosse aux Chats" (Somme).

162

^{(3) -} Le nom de la responsable de la fouille est Catherine Coquidé et non Catherine Coquiole comme indiqué dans le bilan scientifique cité.

^{(4) -} On a noté des densités encore plus fortes dans des milieux jugés *a priori* plus favorables à l'occupation humaine comme les grandes vallées, dans celle de l'Aisne par exemple, mais aussi sur les plateaux, ceux surplombant la vallée de la Somme (fouilles de l'A 16 Amiens/Boulogne-sur-Mer, *cf.* BOUILLOT 1995 ou PRILAUX 1994) ou le Pays de Caux (renseignements Desfossés et *cf. infra*).

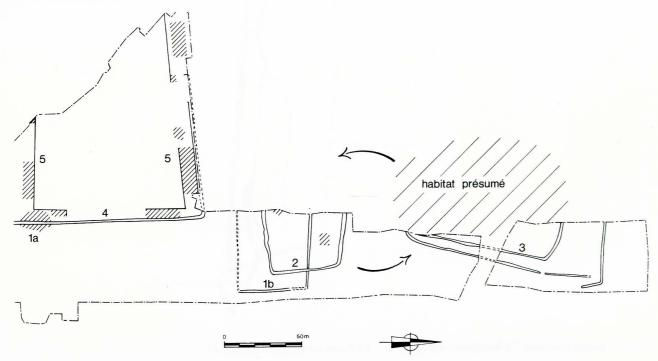
^{(5) -} Les prospections pédestres menées à l'est du chantier ne donnent pas l'impresssion de la présence d'une *villa* d'une certaine importance à cet endroit. Les indices d'une occupation romaine existent, certes, mais sont nettement minoritaires par rapport aux vestiges médiévaux.

La Tène qui sont tenus pour être abandonnés alors ont pu se déplacer simplement de 100 ou 200 m, suffisamment pour sortir de l'emprise des chantiers de fouille et du champ de notre perception.

Sur l'autoroute A 28, les seuls cas d'abandon qui sont avérés concernent deux des trois petits enclos du Translay (enclos n° 1 et 3) sinon les trois. Fondés apparemment dans le courant du IIè s. av. J.-C. (fin LT C2-début LT D1), ils ne présentent aucun vestige de la fin de La Tène (LT D2). L'un d'eux est recoupé par un fossé du Ier s. av. J.-C. Le troisième (enclos n° 2), un peu plus tardif, est probablement déserté aussi avant le début de l'époque romaine. Quelques tessons gallo-romains précoces ont été recueillis dans le comblement supérieur des fossés, mais l'essentiel du mobilier correspond à la fin de La Tène (LT D2 ?). Rien ne permet de dire que les trois ensembles ont coexisté. Il est plus probable que l'enclos n° 2 a succédé aux deux autres. Ce dernier a fait place, semble-t-il, à une villa romaine repérée par Roger Agache et qui doit se se situer 200 ou 250 m plus au nord (6). Dans le cas présent seul l'enclos le plus tardif intéresse directement la question de la romanisation, les autres étant abandonnés bien avant la Conquête. Mais la succession de ces trois habitats, leur points communs suggèrent que le phénomène de la désertion ou plus largement de l'instabilité de l'habitat n'est pas exclusivement lié à l'invasion romaine mais correspond à un long processus qui débute bien avant César et qui obéit ici à des conditions particulières. Il s'agit de trois établissements que l'on peut qualifier de secondaires et dont la faible taille a pu engendrer une grande fragilité face aux crises ou aux recompositions de l'habitat.

Comme nous l'avons vu pour la "ferme indigène" de Bouillancourt-en-Séry, la question des désertions est compliquée par le fait qu'un bon nombre de ces établissements sont abandonnés et refondés à proximité. Parfois le déplacement se limite à quelques dizaines de mètres comme à Estrées-Deniécourt dans l'Est de la Somme (BAYARD, MASSAT in COLLART à paraître) et d'autres fois atteint plusieurs centaines de mètres. L'exemple des deux sites du "Travaillet" et de "La Rosière" à Villers-Vicomte, fouillés en 1993 à l'occasion de la construction de l'autoroute A 16 L'Isle-Adam/Amiens, montre bien la difficulté qu'il y a à trancher entre les deux solutions (PRILAUX 1994 et 1995). Les deux chantiers étaient éloignés de 300 m environ. Mais le premier, réduit à quelques milliers de m², ne nous a pas fourni les limites du site. Les deux établissements sont donc plus proches qu'il n'y paraît. L'occupation sur "Le Travaillet " est essentiellement pré-romaine ; elle s'est poursuivie jusqu'au milieu du Ier s. ap. J.-C. Sur le chantier de "La Rosière", tout commence par un cimetière à incinérations de la fin de La Tène C2 et de La Tène D1. Le premier enclos d'habitat, fort régulier, rectangulaire et double, est mis en place en tenant compte de l'ancien cimetière qui se situe sensiblement dans son angle sud-ouest. La datation du mobilier céramique le plus ancien, trouvé exclusivement dans le comblement supérieur des fossés d'enclos, nous oriente vers la période augustéenne.

Fig. 8 : plan de masse des fouilles de Trinquies (commune de Huppy, Somme) avec les emplacements successifs des habitats de La Tène ancienne (1a et 1b), de La Tène moyenne (2), de la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. (3), du grand enclos du milieu du Ier siècle ap. J.-C. (4). Les bâtiments de la fin du Ier siècle et des siècles suivants s'installent sur le pourtour de cet enclos (5).



Pouvons-nous conclure dans le cas présent que l'ensemble de " La Rosière " a succédé au " Travaillet ", le cimetière laténien assurant une sorte de lien entre les deux emplacements ? Ou bien existait-il un autre habitat gaulois à proximité immédiate du cimetière en-dehors du chantier de " La Rosière ", chantier limité à 60 m de largeur, rappelons-le ? Ou encore la création de l'enclos d'habitat n'est-elle pas plus ancienne que ne le laisse penser la céramique peu abondante, et contemporaine du cimetière gaulois (7) ?

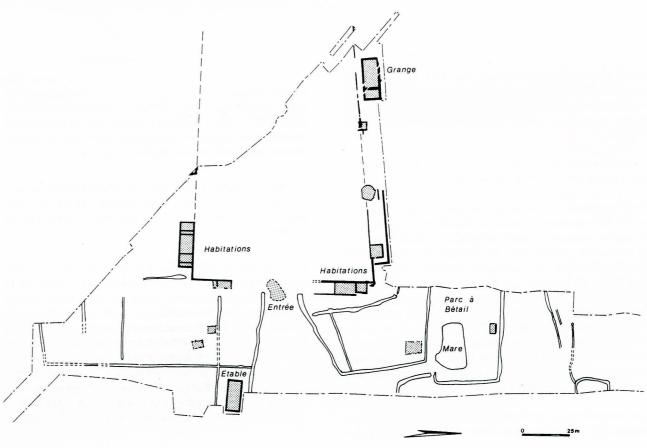
Dans le secteur qui nous intéresse, le site de Trinquies est tout à fait représentatif de ce genre d'errements. Sa position sur le plateau en-dehors de toute contrainte topographique l'a amené à évoluer en se déplaçant dans un espace de 10 ou 15 hectares. Les premières traces d'occupation remontent au tout début de La Tène moyenne, peut-être au début du IIIè s. av. J.-C. Elles ont été repérées en deux points sur le chantier qui couvrait 3,5 hectares (fig.8). Mais il est tout à fait possible que d'autres secteurs situés en-dehors de l'autoroute en recèlent aussi des vestiges. A partir de ce moment les diverses installations qui composaient cet établissement ont oscillé dans cet espace, peut-être entre ces premiers points d'implantation. Visiblement le centre de gravité de l'ensemble se situe jusqu'à La Tène finale à l'ouest du chantier. Au cours de La Tène moyenne, peut-être au début du IIè s. av. J.-C., il existe dans l'emprise de la fouille un enclos qui se prolonge et s'ouvre à l'ouest. Entre cette époque et le début du Ier s. ap. J.-C., le secteur tra-

Fig. 9 : La villa de Trinquies (Somme) au début du IIIè s.

versé par l'autoroute devient une zone périphérique. Un ensemble d'enclos complexe réapparait en bordure du chantier un peu plus au nord durant la période augustéenne. Mais sa longévité ne semble pas dépasser 50 ou 100 ans. Au milieu du Ier s. ap. J.-C., l'ensemble se déplace à nouveau de 150 à 200 m vers le sud et s'y fixe cette fois pour plusieurs siècles. Nous ignorons si l'enclos de La Tène moyenne et les enclos julio-claudiens correspondent à l'habitat principal; on n'en demeure pas moins surpris par la multiplicité des déplacements et des ruptures qu'ils traduisent dans la vie de l'établissement. Le déplacement correspondant à l'implantation claudienne ou néronienne n'est jamais que le dernier voire l'avant-dernier épisode d'une longue série .(note 8 et fig. 8 et 9)

L'établissement du Plouy présente lui aussi des traces de rupture dans son développement entre le début du Ier s. av. J.-C. et la période augustéenne. L'emplacement du chantier est occupé pendant La Tène D1 par des installations périphériques et un

^{(8) -} Il ne s'agirait que de l'avant-dernier épisode si l'on considère la réorganisation flavienne (voir BAYARD 1993)



^{(6) -} La *villa* a pu elle-même succéder à un quatrième établissement pré-romain situé dans sa proximité immédiate.

^{(7) -} Il est possible que quelques objets provenant des fossés d'enclos soient plus anciens que l'époque augustéenne, notamment deux fibules en fer (renseignement G. Prilaux).

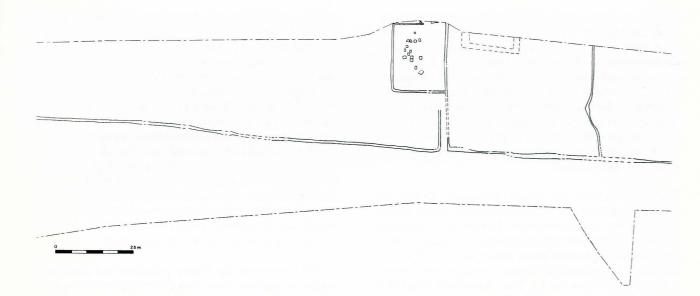
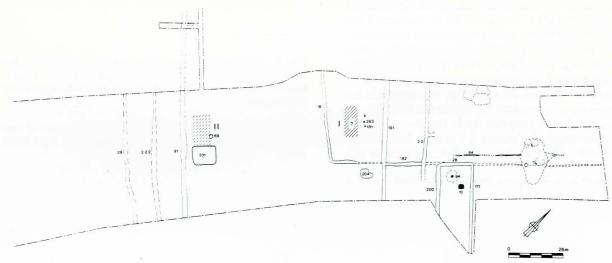


Fig. 10 et 11 : plans successifs des installations de la fin de La Tène avec l'enclos funéraire de La Tène D1 (fig. 10, en haut) et du début de l'époque romaine (fig. 11, en bas) du Plouy (commune de Vismes-au-Val, Somme).



cimetière à incinérations (fig.10). A l'époque augustéenne, semble-t-il, en tout cas avant le règne de Tibère, le cœur de l'établissement se transporte dans ce secteur pour s'y fixer définitivement (fig.11).

Les deux sites de Behen et de Martainneville n'ont pas connu quant à eux ces déplacements.

Pour résumer, on remarquera que les sites de la fin de la Protohistoire sont caractérisés dans cette petite région par une grande instabilité. Cette instabilité se traduit parfois par des désertions, parfois par un déplacement de quelques dizaines à quelques centaines de mètres. Les désertions concernent en premier lieu des habitats secondaires, mais peutêtre aussi un établissement de grande ampleur. Elles interviennent dès le début du Ier s. av. J.-C. sinon avant et se poursuivent jusqu'au milieu du siècle. Si l'on ne prend en compte que les habitats occupés au Ier s. av. J.-C., la part des sites désertés atteint un tiers de l'ensemble.

Le second tiers est représenté par des établissements de première grandeur ; celui de Trinquies

deviendra une grande *villa*; le niveau social des propriétaires de celui du Plouy est souligné par les deux tombes à armes de son cimetière (BARBET, BAYARD, 1996 à paraître). Ils ont survécu mais ont connu des ruptures marquées par des déplacements jusqu'au milieu du Ier s. ap. J.-C.

On remarquera enfin que les établissements qui composent le dernier tiers et qui ont évolué sur place ont à la fin de La Tène une taille relativement modeste.

Pour tenter de répondre à la question de la continuité du peuplement et de l'habitat à l'échelle de la région administrative, nous avons classé la cinquantaine de sites fouillés qui sont concernés par le problème de la romanisation en quatre groupes en fonction de leur origine pré-romaine ou romaine, leur éventuelle désertion à la fin de La Tène ou entre les années 50 av. - 50 ap. J.-C., ou leur déplacement. Ces chiffres sont fondés, rappelons-le, sur des données hétérogènes dont l'interprétation souffre d'incertitudes, ils sont donnés à titre indicatif.

Sur la cinquantaine de sites retenus, une douzaine semblent abandonnés entre la fin de La Tène C et le milieu du Ier s. av. J.-C. soit un quart du total. Il subsiste un doute sur l'abandon réel ou le déplacement de six sites supplémentaires. La proportion, autour d'un tiers, resterait en accord avec les approximations de l'A 28. La période prise en compte, environ un siècle, est trop large pour imputer tous ces abandons à la seule Conquête (9). Il est d'ailleurs certain qu'un bon nombre de cas sont là aussi bien antérieurs à l'arrivée des Romains. Le Sud-Est de la Picardie, notamment, semble marqué par une vague de désertions dès la fin du IIè s. av. J.-C. ou le début du Ier s. (pour le cas de Juvincourt-et-Damary par exemple, cf. BAYARD 1989a et plus généralement HASELGROVE 1990). Les datations avancées pour les dernières occupations des " fermes indigènes " de Jaux ou de Chevrières " la Plaine du Marais ", dans l'Oise, par exemple, sont plutôt de La Tène Dl que D2 (10). En fait, à ce stade des études, les exemples d'abandons sûrement attestés au cours de La Tène D2 sont au nombre de quelques unités seulement. Cette instabilité plonge donc ses racines dans le IIè s. av. J.-C., mais se prolonge aussi audelà de la Conquête jusqu'aux règnes de Claude ou de Néron (41-68). Si les trois quarts des sites préromains fouillés en Picardie ont survécu à la Guerre des Gaules, un certain nombre n'a perduré qu'une cinquantaine d'années, un siècle au maximum: 8 sites supplémentaires semblent avoir disparu avant le début de la période flavienne. I] est très difficile de porter un jugement sur la nature et l'importance des dernières occupations qu'ont connues ces sites : elles sont parfois liées à des installations éphémères, fondées autour de la Guerre des Gaules, comme à Cuiry-les-Chaudardes, dans l'Aisne ou à Verberie " Le Grand Royaumont ". Elles correspondent souvent à une phase résiduelle caractérisée par des aménagements ponctuels, comme à Bucy-le-Long "Le Fond du Marais " ou à Pontavert "Le Port aux Marbres", dans l'Aisne. Elle a pu accompagner dans certains de ces cas la naissance d'un nouvel établissement installé un peu plus loin, que nous n'avons pas été en mesure d'identifier.

A partir du milieu du Ier s. ap. J.-C., la répartition des établissements agricoles - nous pouvons dorénavant les qualifier pour la plupart de *villae* - se fige pour deux siècles. La moitié seulement des "fer-mes indigènes "a atteint cette étape.

Le pendant de la question des désertions, celle des créations *ex nihilo* après la Guerre des Gaules, se heurte aux mêmes problèmes d'appréciation. La plupart des exemples de création d'établissement que nous avons retenus ne sont probablement que des cas de déplacements mal identifiés ; ils ne sont pourtant pas très nombreux, 8 ou 10 au maximum. Les exemples de Villers-Vicomte "La Rosière" et Oroer "Sous le Bois Saint Martin", où les habitats gallo-romains étaient accolés à des cimetières gaulois de la fin de La Tène C2 et La Tène D1 illustrent suffisamment le problème. Les grandes *villae* de

Juvincourt-et-Damary "Le Gué de Mauchamp" et de Mercin-et-Vaux "Le Quinconce", dans l'Aisne, n'ont apparemment pas d'antécédents laténiens directs, mais ces grands ensembles dominaient des domaines d'une taille suffisamment importante pour connaître une certaine restructuration de l'habitat sans que nous ne nous en rendions compte. La période de la Guerre des Gaules a pu connaître une certaine recomposition de l'habitat, plusieurs établissements semblant disparaitre et d'autres apparaître dans le courant de La Tène D2. Mais le mobilier recueilli ne permet jamais de préciser si ces évenements sont intervenus, avant, pendant, ou longtemps après la Conquête.

La période des Julio-Claudiens a connu, semble-til, une légère expansion qui s'est traduit par la fondation de quelques villae de petite taille ou de taille moyenne : la villa de Roye "Le Puits à Marne "2 par exemple (11). Il est probable que le nombre des créations n'a pas compensé celui des désertions du Ier s. av. J.-C. On ne compte que 33 villae ou fermes gallo-romaines environ pour 45 établissements pré-romains. L'instabilité du ler s. av. J.-C. a accompagné un mouvement de concentration de l'habitat. Cette concentration a pu être observée à Fransures, où la villa est précédée par trois établissements pré-romains d'une certaine taille dont deux au moins sont contemporains. L'abandon des enclos laténiens du Translay, sur l'autoroute A 28, illustre le même phénomène.

La comparaison des fouilles de l'A 28 avec le reste de la région met en évidence la représentativité de notre petit échantillon. Les principaux phénomènes observés dans l'ensemble de la région y ont été décelés et dans des proportions similaires, dans la mesure, bien sûr où il était possible de les détecter à l'échelle de 6 ou 8 sites. L'absence de nouvelle fondation à l'époque romaine sur l'A 28 peut s'expliquer dans la mesure où la part de ces créations n'atteint peut-être que 10 ou 20 % des villae de l'ensemble de la région. Le principal phénomène, celui de l'instabilité, touche la majeure partie des sites jusqu'au milieu du Ier s. ap. J.-C. Les établissements qui ont évolué sans changer d'emplacement sont très minoritaires : ils se réduisent à 10 ou 12 au maximum, soit un quart environ

^{(9) -} Malheureusement, le mobilier disponible ne permet pas toujours de préciser les datations au-delà d'approximations comme La Tène finale ou gallo-romain précoce.

^{(10) -} Des aménagements gallo-romains ont été observés à Chevrières, mais rien ne permet, à ce jour, de les mettre en relation avec un habitat proche (*infra* FÉMOLANT, MALRAIN).

^{(11) -} Une proportion de nouvelles fondations autour de 10 % serait une estimation prudente : mais, s'agit-il d'une véritable expansion et non d'une réparation de la période de troubles qui marque la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. ?

des fermes laténiennes ou un tiers des établissements gallo-romains (12).

L'ensemble de ces résultats diffère sensiblement des conclusions d'Haselgrove et Scull sur la continuité des habitats pré-romains et romains dans le Nord de la France (HASELGROVE, SCULL 1992), spécialement en ce qui concerne le nombre des fondations aux Ier et IÎè s. ap. J.-C. (13). Les auteurs ont essayé de mesurer la proportion de sites laténiens abandonnés à la fin de La Tène : plus de 80 % auraient disparu avant la fin du Ier s. av. J.-C. au lieu de 50 % environ selon nos calculs. La différence d'appréciation tient très probablement au fait que les déplacements n'ont pas été pris en compte et que seuls les sites ayant évolué sur place ont été retenus. La principale divergence a trait au nombre de créations d'époque romaine : plus de 70 % des sites seraient fondés entre les années 10/20 ap. J.-C. et la fin du IIè S. dont plus de 20 % au IIè s. (HASELGROVE, SCULL 1992 : fig. 3). Même en intégrant les sites qui se sont simplement déplacés, comme Trinquies, et les cas douteux, nos chiffres ne dépassent pas les 50 % pour l'ensemble des deux premiers siècles. Il faut sans doute rechercher la cause de ces différences d'une part dans le fait que les auteurs ont enregistré tous les habitats ruraux de quelque nature qu'ils soient et d'autre part que les fouilles " anciennes " ont accordé une place excessive à la pierre pour attribuer des vestiges à un habitat digne de ce nom et ont en revanche sous-estimé les vestiges en matériaux périssables (14).

MORPHOLOGIES COMPARÉES DES "FERMES INDIGENES "ET DES VILLAE ROMAINES

Comme nous l'avons souligné en introduction, les modèles régionaux permettant de différencier les habitats pré-romains des villae romaines ont été établis par Roger Agache à l'aide d'indices indirects. Faute de fouilles de contrôle, ces modèles sont restés relativement caricaturaux : les sites préromains sont surtout caractérisés par leurs enclos fossoyés et les villae par leurs constructions en dur. Nous ne disposons pas à l'heure actuelle par exemple de typologie des "fermes indigènes" nous renseignant sur les enclos mais aussi sur les différentes constructions qu'ils abritaient, leur disposition dans l'espace, éventuellement leurs fonctions. Même les villae gallo-romaines, qui nous paraissent infiniment mieux connues, souffrent d'une grande imprécision. En dépit de quelques découvertes exceptionnelles nous sommes démunis pour définir la fonction des différents édifices que révèlent la photographie aérienne ou même les fouilles: granges, greniers, étables, écuries, habitations des ouvriers agricoles. Dans ce cadre, pour le moins inachevé, il convient pourtant de s'interroger sur la représentativité de ces deux modèles, sur leur variabilité et sur leurs interférences respec-

Voici, en d'autres termes, quelques questions qui

se posent à nous.

- Est-ce que les enclos fossoyés caractérisent bien les établissements de la fin de La Tène et seulement eux ? Dans quelle mesure existent-ils également sur les *villae* romaines de la région et jusqu'à quelle date ?

-L'organisation des *villae* autour d'une grande cour double fermée par un mur, avec les bâtiments répartis sur les côtés au-delà de ce mur, diffère-telle radicalement des organisations précédentes ? Est-elle due à une introduction romaine, et si oui, à quelle date est-elle adoptée ?

- Quelles sont les innovations architecturales d'époque romaine ?

- À quel rythme apparaît la construction en pierre ? Touche-t-elle toutes les catégories de bâtiments, résidentiels et dépendances ? Dans quelle mesure existe-t-il des solutions mixtes recourant à la pierre, au bois et au torchis ?

Ce sont les établissements les plus importants qui apportent les meilleures réponses à ces questions, pour des raisons de puissance stratigraphique et donc de conservation des niveaux archéologiques, en raison également de la dispersion sur de grands espaces des éléments qui les constituent et enfin parce que la résolution chronologique y est plus fine qu'ailleurs. D'autre part, les quatre ou cinq grandes villae précoces de Beaurieux, Juvincourtet-Damary, Verneuil-en-Halatte, Famechon et de Conchil-le-Temple "le Fond de la Commanderie" (on ne sait à partir de quel moment il est possible de qualifier cet ensemble de villa) rassemblent des éléments propres aux deux concepts dans des proportions variables selon leur degré d'évolution. Nous ne nous attarderons pas sur ces cas exceptionnels qui font l'objet de développements par ailleurs (COLLART, supra et LEMAIRE, ROSSIGNOL, infra).

Nous voudrions montrer cependant à l'aide de quelques exemples d'établissements plus ordinaires que le "modèle" de la "ferme indigène" n'est peut-être pas si éloigné de celui de la *villa* romaine provinciale. Plusieurs ensembles pré-romains découverts ces dernières années dans le Bassin parisien nous permettent de nous faire une idée de ce que pouvait être une ferme laténienne (BUCHSENSCHUTZ, MENIEL 1993). L'organisa-

lier la disposition des bâtiments à l'intérieur des enclos présente parfois d'étranges analogies avec les villae romaines. Nous nous limiterons, pour illustrer notre propos, à quatre sites de Picardie et des régions limitrophes, deux de la fin de La Tène moyenne ou le début de La Tène finale, l'établissement de Conchil-le-Temple " La Frénésie " (LEMAN-DELERIVE, PINÎNGRE 1981), situé à une trentaine de km des sites de l'autoroute A 28, et l'enclos de La Tène C2 de Chevrières "La Plaine du Marais" (MALRAIN 1991) et, d'autre part, les ensembles de La Tène finale de Villeneuve-les-Sablons " le Bois des Saules " (DERBOIS in BRÉART 1994), dans l'Oise, et d'Herblay "La Ferme des Fontaines" dans le département du Val d'Oise (VALAIS 1993). Dans les quatre cas, il a été plus ou moins possible de restituer l'organisation interne de l'habitat. Il s'agit d'enclos assez vastes (ils couvrent près d'un hectare) A Conchil-le-Temple, l'enclos subrectangulaire est subdivisé par des fossés internes en trois secteurs aux fonctions apparemment différentes. Les vestiges de constructions se concentrent dans un des secteurs en se répartissant sur son pourtour, à proximité des fossés. Le bâtiment le plus important se situe dans l'axe de cet enclos secondaire, à son extrémité ouest. La datation de la ferme de " la Frénésie " est à situer autour de la transition LT C2-D1. A Chevrières, l'enclos de La Tène C2 est subrectangulaire et assez régulier ; il mesure 70 m sur 140 m. À l'intérieur, cinq bâtiments, dont trois ont pu servir d'habitations, se répartissent également sur le pourtour près des fossés d'enceinte. L'ensemble de Villeneuve-les-Sablons présente également une grande régularité: l'enclos est presque rectangulaire, il atteint un hectare environ. Il abrite près d'une vingtaine d'édifices dont une douzaine ou une quinzaine semblent contemporains. Ces bâtiments sont disposés en deux rangées strictement parallèles alignées sur les grands côtés de l'enclos, distantes d'une trentaine de mètres, et une troisième adossée au fossé d'enceinte est (fig.12). Le dernier exemple, par sa régularité et surtout par ses deux enclos alignés dans l'axe principal, est celui qui évoque le mieux les villae romaines, avec la bipartition entre pars urbana et pars agraria (fig.13). Ces quatre ensembles ne sont peut-être pas représentatifs de toutes les "fermes indigènes" et même dans leur cas, il subsiste des différences très nettes avec les villae. Pour ne prendre qu'un exemple, le bâtiment que l'on soupçonne d'avoir servi d'habitation principale n'est pas placé dans une position isolée et dominante comme dans les villae, mais situé le plus souvent sur un long coté et au milieu d'autres édifices, greniers et probablement d'autres habitations. Mais il n'en demeure pas moins que certains caractères de leur organisation se retrouvent dans celle des villae de la région.

tion de certains de ces établissements et en particu-

Nous ne disposons malheureusement pas de conditions de conservation suffisantes pour pouvoir observer de manière aussi détaillée l'organisation interne des enclos mis au jour sur l'autoroute A 28, dans la Somme. L'exemple de Callengeville "Le Mont Cauvet", sur le tracé de la même autoroute mais en Haute Normandie cette fois (15), montre que cette région n'était probablement pas différente de ce point de vue (MANTEL, MERLEAU in DELESTRE 1993 : 61-63).

Pour ce qui concerne l'évolution générale des enclos, nous sommes mieux renseignés. Parmi ces sites, celui de Behen fournit une bonne illustration de la lenteur avec laquelle se fait sentir la romanisation sur des établissements de petite taille ou de taille moyenne. Fondée au IIe s. av. J.-C, plutôt dans sa seconde moitié, la petite ferme de Behen se transforme progressivement en une *villa* romaine de taille moyenne. On voit donc apparaître petit à petit, de la Conquête jusqu'au IIIè s. ap. J.-C., des innovations qui touchent chacun des aspects que nous venons d'évoquer.

Le système de clôture par des fossés et probablement des talus y est utilisé systématiquement jusqu'au IIè s. ap. J.-C et sous une forme atténuée jusqu'au IIIè s. La ferme laténienne est protégée par une double enceinte fossoyée légèrement curviligne mais somme toute assez régulière et de petite taille, d'environ 2000 m² (fig.14). Cette enceinte n'est abandonnée qu'à la fin de l'époque augustéenne pour un enclos similaire un peu plus grand (3000 à 3500 m²). Nous n'avons donc aucune trace de rupture correspondant à la Guerre des Gaules et aux troubles des années 30 av. J.-C. Le milieu du Ier s. ap. J.-C. connait à nouveau des agrandissements avec un doublement de l'enclos intérieur qui s'allonge. On perçoit là l'amorce du plan rectangulaire allongé de nombreuses villae de la région (fig.15). Les enclos externes s'élargissent et se compartimentent. A chacune de ces étapes, les fossés sont un peu plus larges et profonds. Mais le premier véritable changement n'intervient qu'au début de l'époque flavienne : les fossés de l'enclos intérieur sont comblés et aplanis sur une partie de leur tracé vraisemblablement pour faire place à des constructions. Les fossés des enclos extérieurs demeurent. La séparation entre la pars rustica et la pars urbana est acquise, à cette époque mais peutêtre pas à son emplacement définitif. Existe-t-il dans la pars rustica une séparation tangible entre la cour centrale et les cours extérieures sous une forme ou une autre dès cette étape? Il semble que non. Il convient de noter à ce sujet que la pars rustica de la villa de Behen n'a jamais disposé de mur de clôture périphérique en pierre comme dans la plupart des grandes villae de la région. Est édifiée à sa place, à partir du milieu du IIè s., une forte palissade qui sépare également la pars rustica de la pars urbana. Comment interpréter cette variante locale du mur de clôture autrement qu'en concluant au caractère inachevé de l'évolution vers un modèle romanisé? Une autre caractéristique des villae régionales qui n'est acquise que progressivement et tardivement à Behen, est l'ordonnan-

^{(12) -} Il convient de remarquer que la moitié seulement de ces établissements gallo-romains peut être qualifiée de *villa* sans hésitation.

^{(13) -} Les données retenues ont été collectées de 1970 à 1986. Elles incluent toutes sortes de sites ruraux, ce qui peut contribuer à expliquer les divergences avec nos propres résultats.

^{(14) -} La prise en compte des habitats isolés intercalaires aurait probablement modifié sensiblement nos chiffres. Leur fragilité les rend très sensibles à l'instabilité et la plupart des habitats secondaires postérieurs au milieu du Ier siècle ap. J.-C. sont des créations romaines.

⁽¹⁵⁾ - Callengeville se trouve à $15\ km$ au sud de notre zone d'étude.

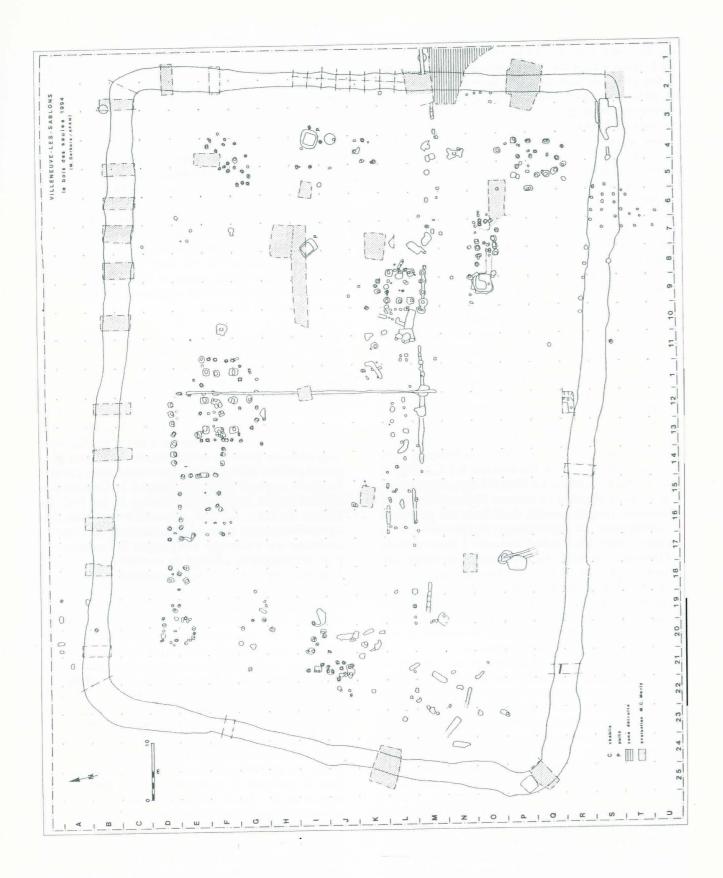


Fig. 12: "ferme indigène" de Villeneuve-les-Sablons "le Bois des Saules", dans l'Oise (DERBOIS in BRÉART 1994).

cement régulier des dépendances sur les deux longs cotés de la *pars rustica* ou sur trois cotés mais toujours avec un grand souci de symétrie. Jusqu'au milieu ou dans la seconde moitié du IIè s. ap. J.-C., il n'existe qu'une seule aile de dépendances, sur le coté sud. On ne trouve sur le coté nord jusqu'à cette date qu'une carrière et un enclos funéraire

(fig.16). L'aile nord est mise en place dans la seconde moitié du IIè s. et la première moitié du IIIè (fig.17).

Notre connaissance du bâti antérieur au IIè s. est extrêmement lacunaire à Behen. La raison principale tient aux techniques de construction adoptées

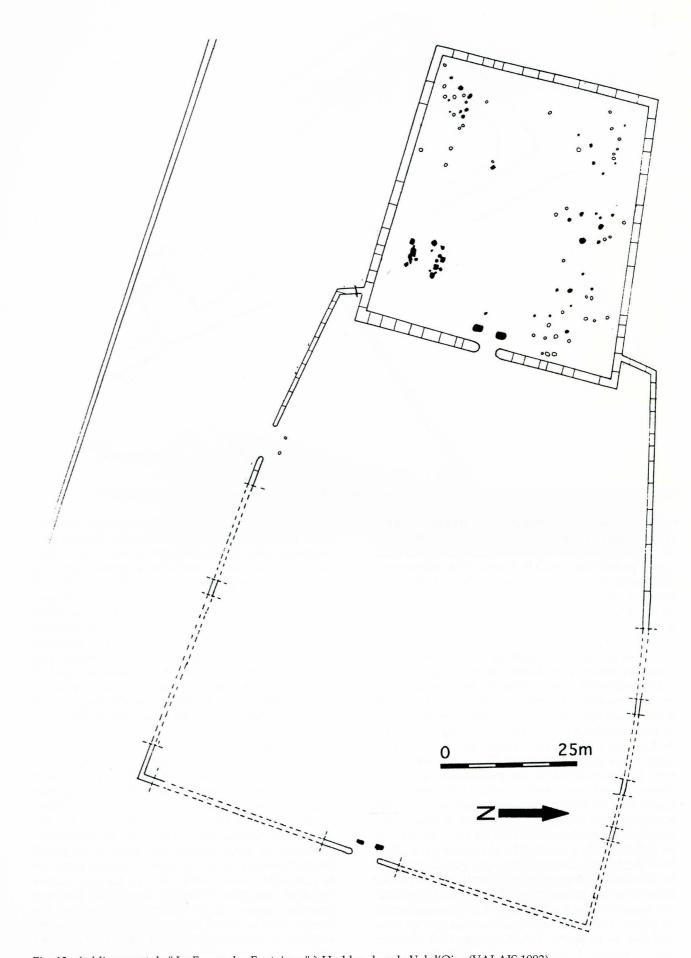


Fig. 13 : établissement de " La Ferme des Fontaines " à Herblay dans le Val d'Oise (VALAIS 1993).

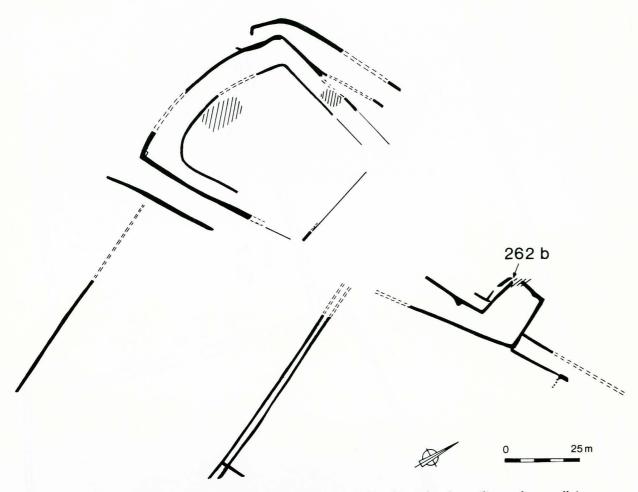


Fig. 14: enclos laténien de Behen "Au-dessus des Grands Riots" et deux longs fossés rectilignes de parcellaire.

systématiquement au début ou au milieu du Ier s. ap. J. C. au plus tard. Grâce à quelques lambeaux de fondations conservées entre des massifs de craie tassée postérieurs, ou à la faveur d'effondrements ponctuels, nous savons que la plupart des bâtiments du Ier s.ap. J-C. étaient édifiés en bois et torchis et fondés sur des poutres sablières reposant sur des solins de silex posés à sec. Il semble que le recours à cette technique soit ici une innovation d'époque romaine. Les quelques constructions préromaines mises en évidence sur le site, greniers ou autres bâtiments sont élevées sur des poteaux plantés. Les fouilles d'Etienne Mantel sur l'autoroute A 28 à Callengeville, en Seine Maritime n'ont mis au jour que des bâtiments sur pieux plantés à la fin de La Tène (MANTEL, MERLEAU op. cit.; voir aussi fig.18, pages suivantes). D'une manière générale, la quasi-totalité des bâtiments laténiens connus dans la région est construite de cette façon. L'adoption de la construction en pierre se fait très lentement. Les premières fondations en craie tassée apparaissent seulement à la fin du Ier s. ap. J.-C. ou au début du IIè pour établir la maison du maître. Mais il ne s'agit encore à l'époque que d'améliorer les fondations d'un édifice en bois et torchis. Au cours d'un agrandissement du bâtiment principal, des semelles plus larges et plus épaisses sont mises en place, mais pour une construction qui ne pouvait être qu'en pierre, le balneum (fig.19a). Et pourtant le bâtiment principal présente d'ores et déjà

toutes les caractéristiques d'une demeure romaine aisée. La maison est conçue selon les canons provinciaux, avec un alignement de trois ou quatre pièces et d'un couloir encadrés probablement par deux tours d'angle dont l'une abrite les bains et l'autre une cave. La façade est protégée par un portique. Ce n'est qu'à l'extrême fin du IIè ou au début du IIIè s. que le bâtiment résidentiel est reconstruit en dur. Ce dernier état est plus massif, le portique soutenu par des colonnes en pierre est souligné par un perron central (fig.19b et 20). Mais, au fond, il ne fait que reprendre le plan de l'état précédent. Un autre bâtiment, une annexe, est élevé également sur des fondations de craie tassée dès le milieu du IIè s.

L'évolution des autres *villae* de l'autoroute A 28 obéit à des degrés divers aux mêmes évolutions et aux mêmes rythmes que celle de Behen. La grande *villa* de Trinquies, que l'on pourrait considérer comme un exemple intermédiaire entre les ensembles exceptionnels et la foule des autres établissements, est entourée elle aussi d'un grand fossé d'enclos juqu'à l'époque flavienne (voir sur ce point BAYARD 1993 : 71-72). La *pars rustica* acquiert son plan définitif, du moins dans ses grandes lignes un peu avant Behen, entre les années 80 et le milieu du second siècle. Et, comme à Behen ou encore à Martainneville, les bâtiments utilitaires sont installés sur le pourtour de l'enclos

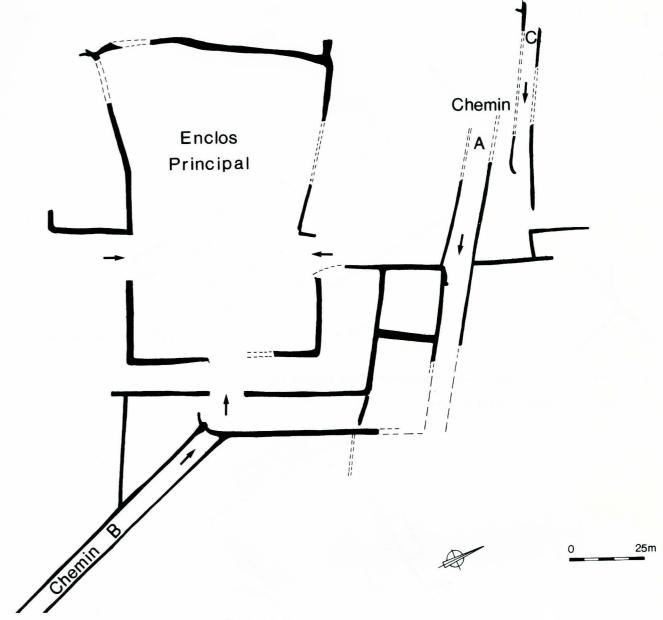


Fig. 15: l'établissement de Behen vers 50-70 ap. J.-C.

préexistant à quelques mètres des fossés qui ont été aplanis au préalable. Il convient de noter cependant que les édifices qui entourent la cour sont construits en bois et torchis jusqu'au milieu ou la seconde moitié du IIè s.

D'une manière générale, nos connaissances de l'habitat tant rural qu'urbain tendent à minimiser l'importance de la pierre comme principal critère de romanisation, à l'exception du moins, des constructions les plus riches. L'exemple de la *villa* d'Aubigny, dans la Somme, à un quinzaine de km à l'est d'Amiens, est révélateur de ce point de vue (CHARDONNET 1988; CHARDONNET à paraître); il montre que le seul critère de l'emploi de la pierre ne suffit pas pour juger du niveau de confort et de decorum d'un intérieur gallo-romain. Le bâtiment principal de la *villa* de "La Dienne "est élevé sur des fondations de craie sensiblement à la même date que celui de Behen, à la fin du Ier s. ou au début du second. Nous ignorons si les éléva-

tions correspondantes étaient en bois ou en pierre. Il est précédé par deux états au plan plus ramassé, datés respectivement de l'époque tibérienne et du milieu du Ier s. ou peu après (le premier mesure 4 m sur 9 et le second 7 m sur 6). L'ossature du second bâtiment était constituée de piliers en bois reposant sur des socles en craie tassée ou des dès en pierre. La technique de fondation marque sans doute une évolution par rapport à ce que l'on observe à la fin de l'Âge du Fer, mais se situe encore loin de l'opus caementicum. Or, les vestiges de cet état ont livré des restes d'enduit peint! On ne s'en étonnera pas dans la mesure où nombre de constructions civiles de la ville de Samarobriva-Amiens ont utilisé les mêmes techniques jusqu'au milieu du III è s. (BAYARD, MASSY 1983).

Si la substitution de la pierre aux matériaux périssables se fait très lentement et incomplètement, on ne peut nier pourtant les nombreuses innovations architecturales qui interviennent un peu partout

173

172

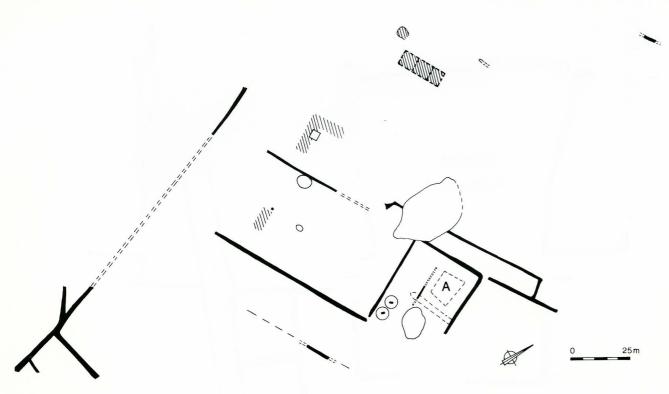
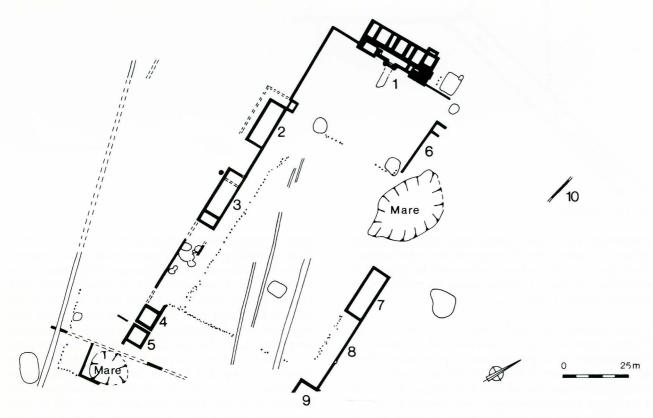


Fig. 16: l'établissement de Behen dans la première moitié du IIè s. ap. J.-C.

Fig. 17 : la villa de Behen au début du IIIè s.



dès la fin du Ier s., l'augmentation générale des dimensions des bâtiments, habitations principales et secondaires (16), bâtiments utilitaires et leur subdivision en multiples pièces aux fonctions spécifiques. L'apparition des caves et leur évolution vers un modèle standardisé reflète également le changement des habitudes et vraisemblablement un meilleur confort. A Behen, les premières caves remontent au milieu du Ier s. et plus sûrement à 174 l'époque flavienne. Ces innovations qui précèdent

la généralisation de la pierre sont particulièrement intéressantes parce qu'elles recouvrent des phénomènes fondamentaux. L'accroissement des dimen-

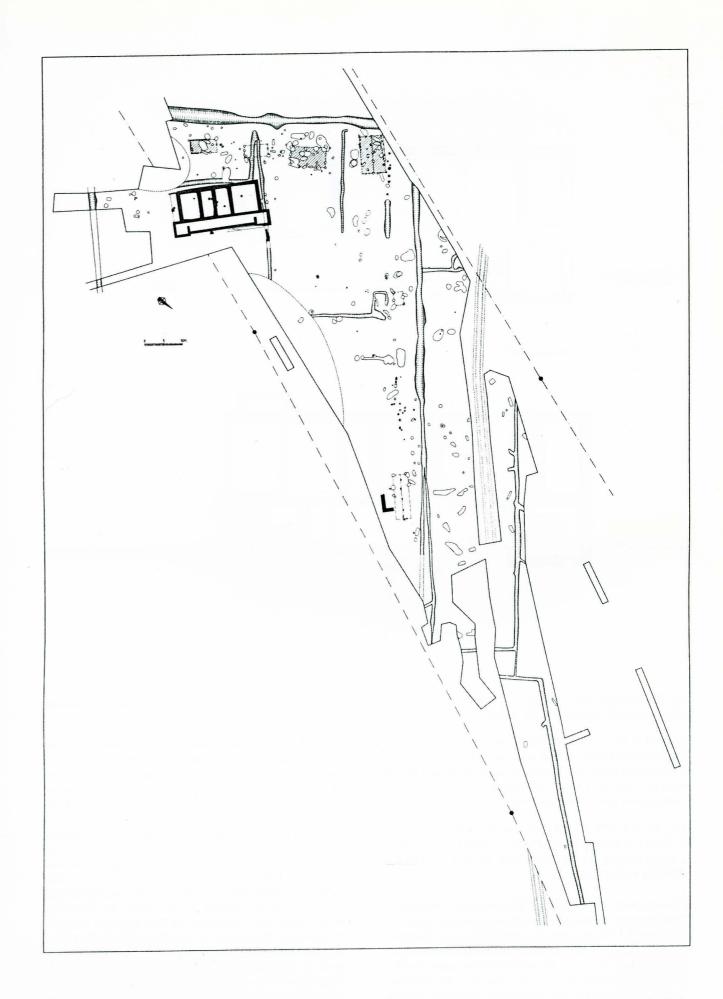


Fig. 18 : l'établissement gaulois et gallo-romain du "Mont Cauvet" à Callengeville en Seine Maritime (MANTEL *in* DELESTRE 1992).

^{(16) -} Pour revenir aux exemples exceptionnels, l'agrandissement des maisons de la *pars rustica* de la *villa* de Famechon, leur passage progressif d'une salle unique au début du Ier s. ap. J.-C. à 2 ou 3 pièces à la fin du IIè s., est significatif de l'amélioration du niveau de vie des ouvriers (VERMEERSCH 1981; COLLART *supra*).

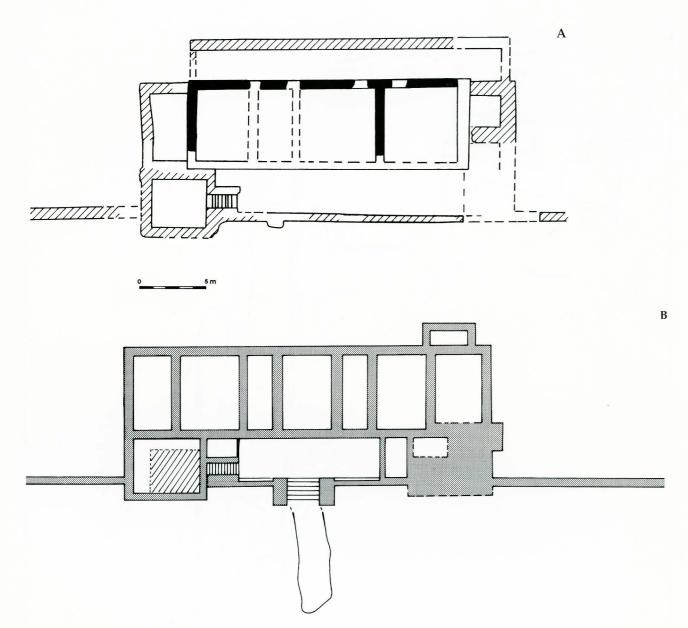


Fig. 19 : les deux états " en dur " du bâtiment principal de la *villa* de Behen. Le balnéaire a été ajouté à droite de la maison dans la seconde moitié du IIè s. (19A).

sions des locaux de stockage, la spécialisation des différents édifices de la *villa* renvoient à l'image d'une plus grande ouverture économique vers la ville et d'autres formes d'habitat dépendantes des campagnes pour leur subsistance.

LA PART DE LA ROMANISATION DANS L'ÉVOLUTION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES CAMPAGNES : QUELQUES PERSPECTIVES DE RECHERCHE

L'évaluation de la part de Rome dans l'évolution économique et sociale des campagnes ne peut se résumer à l'occupation du territoire et à l'analyse morphologique des grands établissements agricoles, même si leurs caractéristiques sont révélatrices de phénomènes plus profonds. L'archéologie devrait permettre de répondre à bien d'autres questions ayant trait au cadre spatial et technique

de la production, à la nature et l'ampleur des productions agricoles, animales. Les sépultures constituent aussi une source d'information de premier ordre sur l'évolution de la société. Le développement depuis quelques années des approches pluridisciplinaires et l'élargissement des études à l'ensemble du territoire " contrôlé " par ces établissements devrait nous aider à aborder tous ces points. Mais ces études sont très longues ; il faut établir un référentiel régional utilisable pour chacune des disciplines, et elles n'ont été engagées que depuis quelques années. Pour l'heure, les résultats disponibles sont dispersés, d'une fiabilité inégale, et doivent être lus à la lumière des recherches menées dans les pays voisins ou le Midi méditerranéen, ce qui présente de grands risques. Cette dernière partie tentera de saisir les indices d'une romanisation dans chacun de ces domaines, à partir d'études, ponctuelles, partielles ou même préli-

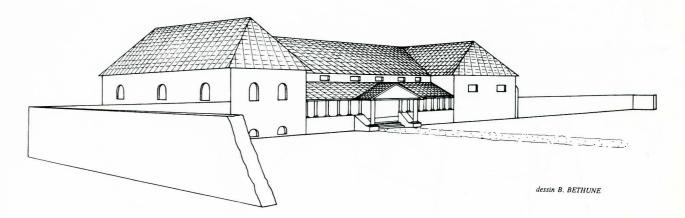


Fig. 20 : restitution graphique du bâtiment principal de la villa de Behen au début du IIIè s.

minaires, et d'en dégager des perspectives sans chercher une cohérence qui serait artificielle à ce niveau de la recherche.

Sur le cadre spatial de la production, nous avons fait quelques progrès spécialement en ce qui concerne l'organisation des parcellaires. L'hypothèse d'une redistribution générale des terres à la faveur d'une centuriation qui aurait bouleversé les parcellaires antérieurs ne trouve plus guère de défenseurs dans la région. Les hypothèses de centuriation qui avaient été avancées en Picardie n'ont pu être vérifiées (FOSSIER 1968 : 138 ;JACQUES 1979 ; ROUCHE 1973 : pl. III). En revanche, les traces de survivances de parcellaires protohistoriques à l'époque romaine et jusqu'au haut Moyen Âge se sont multipliées. Pour s'en tenir à notre petit échantillon de l'A 28, aucune trace de centuriation n'a été décelée. L'impression qui ressort est celle d'une organisation de l'espace qui s'effectue souvent avant la Conquête et qui s'opère à l'echelle du domaine, depuis le cœur de l'exploitation vers l'extérieur. A Behen, les enclos du Ier S.av. J.-C. et du début du siècle suivant sont bordés à l'est de deux fossés rectilignes parallèles qui esquissent l'image d'un parcellaire régulier. Les transformations de l'établissement au début et au milieu du Ier S. ap. J.-C. s'accompagnent du percement de deux chemins rayonnants au nord et au sud qui ne tiennent pas compte des dispositions précédentes. De la même façon, les modifications des enclos principaux de Martainneville se répercutent chaque fois sur plusieurs hectares alentour. Mais, en aucun cas, on ne trouve de division géométrique régulière réductible à des fractions de centuriation. Les fouilles du Translay nous ont permis d'explorer 25-30 hectares situés à l'écart de toute villa et de rechercher quelles incidences ont eu les transformations des établissements sur la campagne environnante. A la fin de l'Âge du Fer, l'espace est divisé en grandes parcelles quadrangulaires relativement régulières, délimitées par des fossés rectilignes, parmi lesquelles se répartissent trois enclos d'habitat espacés de 250-300 m de distance (fig.21). La mise en place de ce réseau se fait progressivement autour des deux enclos les plus anciens (l'impact du troisième situé en marge de la zone explorée est difficilement mesurable). Elle est

réalisée dans ses grandes lignes avant le milieu du Ier S. av. J.-C. La fondation ou la réorganisation d'un établissement voisin s'est fait sentir par la suite et à plusieurs reprises par l'installation de chemins établis en discordance avec le parcellaire. Malgré les réorganisations d'ensemble ou de détail, le réseau de fossés se maintient jusqu'à la fin du Ier S. ap. J. -C. L'installation d'un chemin entraîne la modification des parcelles situées à son contact, mais dès que l'on s'en écarte, on retrouve l'organisation antérieure. Quelques fossés creusés au Ier S. ap. J.-C. témoignent de la perduration du parcellaire pré-romain au-delà de la Guerre des Gaules et des campagnes augustéennes de cadastration. Après cette date, les traces de creusement se raréfient et se limitent à des aménagements ponctuels aux abords des voies de passage. Nous ignorons si les fossés situés à l'écart des chemins sont rebouchés ou laissés en l'état. On ne sait comment interpréter l'interruption des terrassements après le Ier s. Le paysage s'est-il figé à partir de cette époque ou y a-t-il eu une réorganisation générale des parcelles à l'intérieur d'un réseau viaire qui, lui n'a pas bougé ? Il faudrait envisager dans ce cas un mode de délimitation différent ne laissant pas de trace dans le sous-sol. Les témoignages rassemblés dans le reste de la région sont comparables. L'installation de grands établissements comme Le Mesge (AGACHE 1978) ou même de taille moyenne comme Estrées-Deniécourt s'accompagne d'un remodelage des espaces environnants par le percement de nouveaux chemins qui rayonnent autour de la ferme. Mais ces modifications n'impliquent pas forcément un abandon de tous les parcellaires préexistants. A Juvincourt-et-Damary, dans l'Aisne, l'installation de la villa et de ses fossés périphériques n'a pas entraîné la disparition d'un fossé de La Tène ancienne situé à moins de 200 m. Ce dernier a servi de limite à un habitat mérovingien. De manière générale, les traces de bornage se réduisent considérablement à partir de la fin du Ier S. ap. J.-C.

Des progrès ont été réalisés également dans la connaissance de l'environnement végétal des habitats par la palynologie. Plusieurs centaines d'analyses ont été effectuées depuis 1979 par le laboratoire de palynologie de Louvain-la-Neuve en

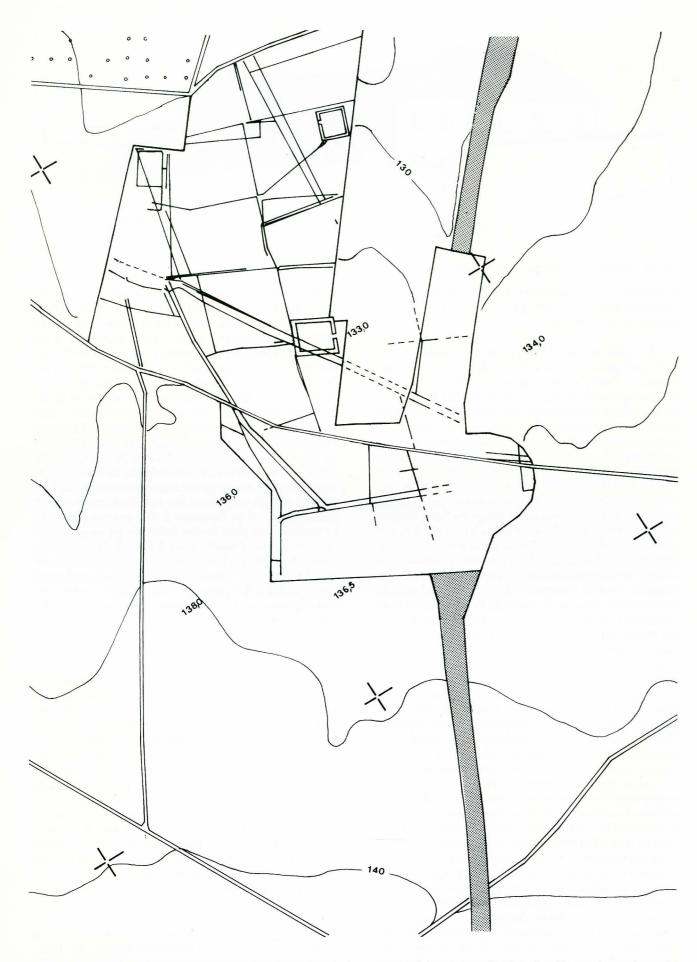


Fig. 21: Les parcellaires gaulois et gallo-romains précoces de Busmenard (commune du Translay, Somme) avec les trois enclos d'habitat pré-romains n° 1 en bas, n° 2 en haut à gauche et n° 3 en haut à droite.

collaboration avec le service régional de l'archéologie dans l'ensemble de la Picardie (voir infra, DEFGNÉE, MUNAUT). Même en tenant compte des incertitudes et des distortions introduites par le mode de dispersion des pollens, il a été possible d'isoler plusieurs types de faciès et de les mettre en relation avec différentes sortes d'habitats. La principale conclusion pour la région de l'autoroute A 28 comme pour le reste du plateau picard est l'absence de rupture entre la fin de La Tène et l'époque romaine (DEFGNÉE, MUNAUT 1994). A la fin de la Protohistoire, la région est déjà extrêmement déboisée. Il est possible de voir une accentuation de l'emprise de l'homme sur la nature après le Ier s. ap. J.-C. par la disparition de quelques bouquets de noisetiers. Mais il s'agit plus d'un nettoyage ou d'une rationalisation de la mise en valeur que de véritables défrichements. Comment ne pas songer aux réflexions de Robert Fossier sur la nature des défrichements médiévaux en Picardie (FOSSIER 1968: 306)? Les renseignements fournis par les autres disciplines " paléoenvironnementales " ne permettent pas d'être aussi affirmatif que la palynologie en raison de la mauvaise conservation des restes. L'anthracologie confirme les données de la palynologie sur l'état du déboisement à Martainneville ou Le Plouy. Le dépôt du IIIè s. de la cave de Behen donne l'impression d'une exploitation rationnelle de la forêt avec un éclaircissement régulier du taillis, mais il ne s'agit encore que d'une hypothèse isolée (SOLARI, à paraître).

Nos connaissances sur les productions agricoles de nos 6 ou 8 établissements sont extrêmement réduites. Les sites et les niveaux laténiens n'ont fourni pratiquement pas de restes végétaux ou animaux. Les graines recueillies dans quelques contextes un peu plus favorisés, exclusivement d'époque romaine, se comptent par dizaines seulement, malgré les nombreux tamisages effectués. On retrouve néanmoins le cortège habituel des cultures. L'élevage est un peu mieux documenté, mais, encore une fois, seulement pour l'époque romaine. Les témoignages les plus anciens proviennent des niveaux sous-jacents au bâtiment principal de Behen qui ont sauvegardé quelques dizaines d'ossements datables du I er s. av. et du début du Ier s. ap. J.-C. Quelques ensembles permettent de se faire une idée des animaux élevés dans la villa de Behen dans la seconde moitié du IIè s. ou la première moitié du IIIè, à Trinquies à la fin du Ier s. ou le début du second et vers le milieu du IIIè s. et à Martainneville à la fin du IIIè et la première moitié du IVè s. Les échantillons du Plouy sont trop faibles pour étayer des conclusions. Les résultats des études archéozoologiques sont assez difficiles à interpréter (MASHKOUR-PELLÉ, RODRIGEZ LOREDO DE MARCH 1994). Plusieurs tendances semblent toutefois se dégager. - Une évolution entre la fin du Ier-début du IIè s. et le IIIè s. dans la répartition entre les trois principales espèces domestiques au détriment du mou-

- Les ensembles de Behen suggèrent également pour cette espèce le passage d'un élevage unique-

ment à vocation bouchère (dans les ensembles du IIè s.) à un élevage d'avantage tourné vers l'utilisation de la laine (dans l'ensemble 2019 du IIIè s.).

Ces évolutions n'ont rien de surprenant : elles ont déjà été mises en évidence dans la région (LEPETZ 1995) ou en Grande Bretagne (KING 1991). Le caractère tardif de ces transformations est frappant; est-il dû seulement à la datation de nos échantillons? Ce point mériterait d'être vérifié, car il suggère lui aussi une rationalisation de l'élevage, sans doute associée à une plus grande ouverture économique lente et progressive.

L'autre aspect de l'ouverture commerciale de la région, les importations, est illustrée essentiellement par la céramique. Deux fragments seulement d'amphore Dr.1 témoignent de l'arrivée du vin probablement italien au Plouy au Ier s. av. J.-C. Les découvertes d'amphores italiennes sont assez rares dans l'Ouest de la Picardie, comparativement à la vallée de l'Aisne par exemple. Les tessons de sigillée arétine ne sont pas plus fréquents. Un seul fragment, originaire probablement de Lyon, date de la fin du règne d'Auguste. Jusqu'à la fin du règne de Néron (68 ap. J.-C.), l'essentiel de la céramique utilisée provient d'ateliers régionaux situés dans la partie occidentale de la Picardie ou les régions riveraines de la Normandie. Les comparaisons se font notamment avec le Ponthieu, de l'autre coté de la Somme, et à un moindre degré avec le Sud de la Bresle. L'influence d'Amiens ne semble guère se faire sentir avant le milieu du Ier s. sinon les années 60-70. Le début du règne des Flaviens marque un tournant dans la commercialisation des céramiques. Après cette date, la céramique grise sableuse dont une partie au moins provient de la région de Beuvraigne à 40 km au sud-est d'Amiens (soit 80-90 km du secteur de l'A 28), devient prépondérante dans la vaisselle de base (17). La fréquence de la sigillée dans les dépotoirs à partir de la fin du Ier s.-début IIè s. correspond à la norme régionale (18) et témoigne donc d'une ouverture commerciale équivalente à des sites plus proches d'Amiens.

Les meilleures sources, pour mesurer la progression de la romanisation, sont les sépultures. Elles sont rares sur l'autoroute A 28 même si nous avons eu la chance de trouver 5 sépultures aristocratiques sur trois sites différents qui s'échelonnent des années 60-70 à 90-100 (tombes 94 et 10 du Plouy vers 70, tombe 29 à Trinquies, vers 80, tombes 202 et 203 de Behen, vers 90-100). Nous ne nous attarderons pas sur ces ensembles qui ont déjà été présentés lors du premier colloque d'AGER en 1992

^{(17) -} Il est difficile de préciser dans quelle mesure et à quel rythme elle a remplacé les produits locaux, car les ensembles de la fin du Ier s. comportent une part non négligeable de céramique locale et du matériel résiduel.

^{(18) -} Nous ne disposons pas, malheureusement, d'ensembles suffisants avant la fin du Ier s. pour préciser les étapes de l'introduction de la sigillée.

(BAYARD 1993). Quelques points méritent d'être rappelés ici. Leur ensevelissement coïncide, spécialement à Trinquies, avec la stabilisation de l'établissement dans lequel elles ont été trouvées. Leur architecture est assez variée. Le mobilier funéraire est tout à fait représentatif de ce que l'on trouve dans l'ensemble de la Gaule et des Germanies (CHEW, à paraître) et ne nous apportera pas d'information singulière. Quelques éléments, comme le gril de Trinquies comparable à celui de Fléré-la-Rivière ou les seaux de la tombe 94 du Plouy, paraissent quelque peu archaïques (FERDIERE, VILLARD 1994). Mais encore une fois il serait hasardeux de se faire une opinion sur un échantillon aussi faible.

CONCLUSION

Les recherches archéologiques ont connu depuis une trentaine d'années un développement sans précédent qui a multiplié les techniques d'approche et a bouleversé notre vision des établissements antiques. La manière de considérer la question de la romanisation des campagnes ne peut que reflèter ces bouleversements. L'exemple de la Picardie est tout à fait représentatif de cette évolution récente (voir par ex. les commentaires de Ferdière, cf. FERDIERE 1993). L'exceptionnelle connaissance de l'occupation antique que nous ont apporté les photographies aériennes de Roger Agache, plusieurs expériences de prospections pédestres systématiques et l'explosion des fouilles de sauvetage nous ont fourni une foule d'informations de natures différentes qu'il est difficile de confronter aux données plus anciennes. La multiplication des techniques utilisées et l'élargissement spatial de nos investigations ont mis en cause un certain nombre de notions fondamentales. Ainsi, la notion de site qui était limitée au cœur de l'établissement, sur quelques milliers de m², s'est trouvée élargie à l'assiette de ses emplacements successifs sur plusieurs hectares voire plusieurs dizaines d'hectares. Il s'est avéré que les distances séparant ces différents emplacements pouvaient atteindre 100, 200 ou même 300 m. Il nous est apparu parallèlement que certains établissements autonomes sinon indépendants pouvaient se situer à des distances de quelques centaines de mètres seulement de sorte qu'il devient souvent hasardeux dans une fouille partielle de se prononcer sur les liens entre des sites voisins qu'ils soient contemporains ou d'époques différentes. Dans d'autres domaines comme celui de la construction, nos critères se sont trouvés également relativisés par les découvertes récentes. L'emploi de la pierre par exemple ne se généralise qu'au IIè s. et de manière incomplète suivant les établissements et selon les édifices, et ne peut plus être retenu comme un argument décisif pour juger du degré de romanisation. Il est clair dans ces conditions que même les critères les plus sûrs sont susceptibles d'être infléchis par des conditions locales et doivent être considérés en relation avec le contexte régional. Il incombera aux recherches des années prochaines d'en préciser la définition et les limites d'utilisation à partir d'un

solide référentiel diversifié, ne serait-ce que pour permettre des comparaisons au sein de chaque région et d'une région à l'autre.

C'est en toute logique que nous avons privilégié une approche micro-régionale pour illustrer les questions relatives à la romanisation des campagnes en Picardie. L'examen d'un petit échantillon de 6 à 8 sites répartis dans une micro-région homogène et apparemment assez représentative de la Picardie montre à la fois une grande diversité dans les destins individuels de chacun de ces établissements et de nombreuses correspondances et similitudes dans les rythmes d'évolution et la succession des différentes modifications. L'instabilité qui marque l'Âge du Fer se poursuit jusqu'au milieu du Ier s. ap. J.-C. Les derniers soubressauts ne dépassent pas le règne des Flaviens. Et pourtant on est frappé par la profonde continuité des formes de l'occupation humaine. Une grande partie des aménagements des villae de la région puise leurs racines dans les fermes indigènes pré-romaines. C'est leur régularisation, la séparation des fonctions dans l'espace, dans les édifices qui marquent la romanisation. Ces quelques reflexions nous invitaient à multiplier les angles de recherches et à nous interroger sur les campagnes environnantes de nos sites, sur les productions agricoles et animales, les hommes n'ayant laissé quant à eux que peu de traces directes de leur imprégnation par la civilisation romaine. Ces études diverses sont à peine engagées et il serait prématuré de se prononcer sur leurs résultats. Il se dégage néanmoins de cet ensemble une impression de lente évolution vers un modèle bien éphémère.

DOCUMENT ANNEXE

LISTE DES SITES RETENUS POUR L'ÉTUDE

Établissements occupés entre la fin de La Tène moyenne (c150 av. J.-C.) et la fin de La Tène finale (c 50 av. J.-C.)

AISNE

- Berry-au-Bac "Chemin de la Pêcherie" (DUBOULOZ, PLATEAUX 1983 ; PION *supra*). - Missy-sur-Aisne "Les Gardots" (BLANCHET

- Missy-sur-Aisne "Les Gardots" (BLANCHET 1989 : 211 ; HASELGROVE, PION à paraître ; PION supra, HASELGROVE, supra).

OISE

- **Chevrières** "la Plaine du Marais" (BLANCHET 1989 : 223 ; MALRAIN 1993 ; FÉMOLANT, MALRAIN *supra*).
- Jaux "le Camp du Roi" (MALRAIN, MENIEL, TALON 1993 ; FÉMOLANT, MALRAIN supra).
- Villeneuve-les-Sablons "le Bois des Saules" (DERBOIS in BRÉART 1994 : 122).

SOMME

- Arry "le Trou Bernache" (TIKONOFF in BRÉART, 1994 : 139).
- Bettencourt-Saint-Ouen "le Bois de Bettencourt" (LEMAIRE in BRÉART 1994 : 140).
- **Bouillancourt-en-Séry** "la Fosse aux Chats" (GONNET *in* BRÉART 1991).
- Fransures "Les Longuets" (BARBET in BRÉART 1993 : 126).
- Fransures "Les Corroyeurs" (fouille Harnay, 1992, inédit).
- Grand-Laviers "Le Mont Henry" (DEFRESSIGNE 1995).
- Le Translay, Busménard "La grande pièce de M. de Frière", enclos n° 1, 2, 3 (BAYARD *in* BRÉART 1993 : 128 ; 1994 : 153).
- -Lœuilly "les Terres du Lieutenant Général", "La Fosse à cornouiller" (GONNET *in* BRÉART 1992 : 93 : 1993 : 129).
- -Vignacourt "le Collège" et "Au chemin du Haut Nord" (BOUILLOT *in* BRÉART 1994 : 165).

Sites pré-romains abandonnés entre c. 50 et 50 ap. I.-C.

AISNE

- **Bucy-le-Long** "le Fond du Petit Marais" (CONSTANTIN, GRANSAR, GUICHARD, PION, POMMEPUY *in* BRÉART 1992 : 23).
- Cuiry-les-Chaudardes "Le Champ Tortu" (DE-MOULE, ILETT 1982).
- **Pontavert** "le Port aux Marbres" (fouilles Gonnet, 1992 et Barbet, 1993, inédit).

OISE

- **Longueil-Sainte-Marie** "les Gros Grès"II, III(BRÉART 1992 : 63), IV et V (JOSEPH *in* BRÉART 1994 : 102).
- **Verberie** "le Grand Royallieu" (FEMOLANT, MALRAIN *supra*).
- Villers-Vicomte "le Travaillet" (PRILAUX in BRÉART 1992 : 75).

SOMME

- **Bernay-en-Ponthieu** "Tirancourt" (TIKONOFF *in* BRÉART 1994 : 139).
- **Pont-Rémy** "le Fond Baraquin" (PRILAUX *in* BRÉART 1994 : 155).

Sites pré-romains occupés au-delà de 50 ap. J.-C.

AISNE

- **Bazoches** "la Foulerie" (DUVETTE *in* BRÉART 1992 : 19).
- Beaurieux (BLANCHET 1989 : 193 ; HASEL-GROVE supra).
- Mont-Notre-Dame "Vaudigny" (THOUVENOT *in* BRÉART 1992 : 38).

OISE

- **Baron** "Buisson Saint-Cyr" (FÉMOLANT et MALRAIN *supra*).
- Hardivillers "le Champ du Moulin" (FÉMOLANT et MALRAIN *supra*).
- Houdancourt "le Pont à Brebis" II (MARÉCHAL in BRÉART 1993 : 85).
- Pont-Sainte-Maxence "la Jonquoire" (ALIX, MALRAIN, MARÉCHAL, PRODÉO in BRÉART 1994 : 112).
- Rully I " la plaine de la Watte " (BOURBAL, COLLART in COLLART à paraître).
- Verneuil-en-Halatte "Bufosse" (BLANCHET 1989: 244).
- **Verberie** "la Plaine Saint-Germain" (FEMOLANT, MALRAIN *supra*).

SOMME

Abbeville "Le Haut du Mont Cailloux" (fouille Defressigne 1994-1995).

- Behen-Huchenneville "Les Grands Riots" ou "Le Haut des Rayons" (BAYARD in BRÉART 1991: 49).
- **Dury** "le Camp Rolland" (BARBET *in* BRÉART 1994 : 147 ; FAVIER, QUEREL *in* BRÉART 1994 : 149)
- **Eaucourt** "Les Monts Bergerons" (fouille Haurillon 1994-1995).
- Estrées-Deniécourt "Derrière le Jardin du Berger" (BAYARD à paraître).
- Famechon "le Marais" (VERMEERSCH 1976 et 1981; BLANCHET 1989: 258).
- Fransures "la Galette" (BARBET in BRÉART 1993 :
- Martainneville "Les Longs Journaux" (BINET in BRÉART 1991).
- Roye "le Puits à Marne" I (COLLART in BRÉART 1991 : 59).
- **Huppy** "Trinquies" ou " Au Petit Moulin" (HARNAY in BRÉART 1991).
- Vismes-au-Val "Le Plouy" ou "Bois des dix sept" (COQUIDÉ in BRÉART 1991 : 62).

Créations romaines

AISNE

- Juvincourt-et-Damary "le Gué de Mauchamp"(fouille Bayard, cf. COLLART *supra*).
- Mercin-et-Vaux "le Quinconce" (BARBET 1981, ROUSSEL in BRÉART 1992 : 36).

OISE

- -Fresnoy " Le Luat " (COLLART in COLLART à paraître).
- Montmartin " Le moulin à vent " (PELLETIER, BIOUL in COLLART à paraître).
- Oroer "Sous le Bois Saint Martin" (GAILLARD in BRÉART 1992 : 69).
- Plailly "La butte grise" (BLANCHET 1989: 244).

- Rosières " La Montagne " (fouille Anselert, COLLART 1990, inédit).
- Rully II " Le ravin Flobert " (COLLART in COLLART à paraître).
- Villers-Vicomte "la Rosière" (PRILAUX in BRÉART 1992 : 75 et 1993 : 108).

SOMME

- **Aubigny** "La Dienne" (CHARDONNET 1988; CHARDONNET à paraître).
- Roye "le Puits à Marne" II (DUVETTE, COLLART in BRÉART 1992 : 99).
- Cagny "Ferme de l'Epinette" (BARBET in BRÉART 1994 : 143).

BIBLIOGRAPHIE

AGACHE R. (1975) — "La campagne à l'époque romaine dans les grandes plaines du Nord de la France" *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt II*. Berlin-New York, p. 658-713.

AGACHE R. (1976) - "Les fermes indigènes d'époque pré-romaine et romaine dans le bassin de la Somme" *Cahiers archéologiques de Picardie*, 3, Amiens, p. 117-138.

AGACHE R. (1978) — La Somme pré-romaine et romaine, Amiens, 515 p., 273 ph., 42 fig. (Mémoires de la Société des Antiquaires de la Picardie, série in 4°: 24).

AUDOUZE F. et BUCHSENSCHUTZ O. (1989) — Villes, villages et campagnes de l'Europe Celtique,

BARBET P. et BAYARD D. (1996) — "Les tombes de Vismes-au-Val dans le contexte du Belgium" *in* LEJARS T., Table ronde de Ribemont-sur-Ancre, dec. 1994, *Revue archéologique de Picardie*, 3/4, Amiens, sous presse.

BAYARD D. (1989a) - "Vestiges d'un village gaulois établi au bord de l'Aisne au "Gué de Mauchamp" à Juvincourt-et-Damary", *Archéologie : grands travaux en Picardie ; Autoroute A 26*, Amiens, p.96-97.

BAYARD D. (1989b) — "Une petite ferme galloromaine établie au bord de l'Aisne : Le Gué de Mauchamp à Juvincourt-et-Damary", *Archéologie : grands travaux en Picardie ; Autoroute A 26*, Amiens, p. 96-97.

BAYARD D. (1993) — "Sépultures et villae en Picardie au Haut-Empire: quelques données récentes" in FERDIERE A. (sous la dir. de) — Monde des morts, monde des vivants en Gaule rurale, actes du colloque ARCHEA/AGER (Orléans 7-9 Février 1992), 6è sup. à la Revue Archéologique du Centre de la France, p.69-80.

BAYARD D. et COLLART J.L. (1991) — "Recherches récentes sur les établissements agricoles antiques en Picardie", Bulletin de liaison de l'Association d'étude du monde rural gallo-romain, 1, Paris

BAYARD D., MASSAT T. et BOLLE A. (à paraître) — "L'établissement gaulois et gallo-romain d'Estrées-Deniécourt (Somme)" in COLLART J.L. — Les établissements antiques sur le tracé du T.G.V. Nord.

BAYARD D. et MASSY J.-L. (1983) - Samarobriva Ambianorum, Amiens romain, n° spécial de la Revue Archéologique de Picardie, Amiens.

BUCHSENSCHUTZ O. et MENIEL P. (1993) —Les installations agricoles de l'Age du Fer en Ile-de -France, actes du colloque de Paris, 1993, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 299 p.

BLANCHET J. C., BREART B., COLLART J. L., POMMEPUY C., BAYARD D. et BENREDJEB T. (1989) — "Picardie", *Gallia informations, préhistoire et histoire*, éd. du C.N.R.S., Paris, p. 185-276.

BREART B. (1991) — Bilan scientifique de la région Picardie, Ministère de la Culture et de la Communication, Amiens.

BREART B. (1992) — Bilan scientifique de la région Picardie, Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Amiens.

BREART B. (1993) — Bilan scientifique de la région Picardie, Ministère de la Culture et de la Francophonie, Amiens.

BREART B. (1994) — Bilan scientifique de la région Picardie, Ministère de la Culture et de la Francophonie, Amiens.

BRANDT R. et SLOFSTRA J. (1983) éd. — Roman and Native in the Low Countries. Spheres of Interaction, Oxford, (British Archaeological Reports, International Series; 184).

BRUNEAUX J. L., FICHTL S. et MARCHAND C. (1990) — "Das "Camp César" bei La Chaussée-Tirancourt (Somme)", *Saalburg Jahrbuch*, 45, p.5-45.

CADOUX J.L. et WOOLF G. (1993) — "Les prospections ACO en vallée de Somme, rapport préliminaire (campagnes de 1991 et 1992)", *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, Amiens, p. 113-120.

CHARDONNET C. (1987) — Les structures économiques rurales à l'époque romaine dans le canton de Montdidier. Mémoire de l'E.H.E.S.S. sous la dir. de J. Andreau, Amiens, 3 vol.

CHARDONNET C. (1988) — Aubigny "La Dienne", rapport de fouille déposé au service régional de l'archéologie, Amiens.

CHOUQUER G. et FAVORY (F. (1991) — Les paysages de l'Antiquité, terres et cadastres de l'Occident romain, éditions Errance, Paris, 243 p.

COLLART J.L. (à paraître) — Les établissements antiques sur le tracé du T.G.V. Nord.

DEFGNÉE et MUNAUT (1994) — Essai de synthèse palynologique sur le tracé de l'A 28, rapport déposé au service régional de l'archéologie (D.R.A.C. de Picardie).

DELESTRE X. (1991) — Bilan scientifique de la région Haute Normandie, Ministère de la Culture et de la Communication, Rouen.

DELESTRE X. (1992) — Bilan scientifique de la région Haute Normandie, Ministère de l'Education nationale et de la Culture, Rouen.

DELESTRE X. (1993) — Bilan scientifique de la région Haute Normandie, Ministère de la Culture et de la Francophonie, Rouen.

DELESTRE X. (1994) — Bilan scientifique de la région Haute Normandie, Ministère de la Culture et de la Francophonie, Rouen.

DEMOULE J. P. et ILETT M. (1982) — "Cuiry-les-Chaudardes, le Champ Tortu (1), les installations gallo-romaines", *Vallée de l'Aisne : cinq années de fouilles protohistoriques*, n° spécial 1, *Revue archéologique de Picardie*, Amiens, p. 277-280.

DEMOULE J.P. et ILETT M. (1985) — "First millennium settlement and society in northern France: a case study from the Aisne Valley", in CHAMPION T. C. et MEGAW J. V. S. — Settlement and society: aspects of west European prehistory in the first millennium BC. Leicester, p.193-221.

DUBOULOZ J. et PLATEAUX M. (1983) — "Le site néolithique et de l'Âge du Fer de Berry-au-Bac (Chemin de la Pêcherie)", *F.P.V.A.*, 11, p. 43-92.

FAVORY F. et FICHES J.L. (1993) éd. — Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le Moyen Âge., DAF, n°37, Paris.

FERDIERE A. (1988) — Les campagnes en Gaule romaine, 2 vol., éd. Errance, Paris, 301 et 284 p.

FERDIERE A. (1993) — "Chronique. Voyage à travers les campagnes de la Gaule Romaine" — VI . Revue Archéologique du Centre de la France, t.32, p.187-204.

FERDIERE A. et VILLARD A. avec la collaboration de BARBET A., DESBAT A., GUILLAUMET J. P., TASSINARI S. et VELAY P. (1994) — La tombe augustéenne de Fléré-la-Rivière (Indre) et les sépultures aristocratiques de la cité des Bituriges, mémoire 2 du Musée d'Argentomagus, Musée d'Argentomagus, 7è sup. à la Revue archéologique du Centre de la France, 320 p., env. 300 fig.

FLEURY-ILETT B. (1978) - "Le site gallo-romain de Berry-au-Bac, La Croix Maigret", F.P.V.A., 6, p. 78-87.

GRENIER A. (1934) — Manuel d'Archéologie galloromaine. t. II : "L'Archéologie du sol", fasc. 1 : Les routes. fasc. 2 : "Navigation-occupation du sol", Paris, Picard, 1097 p., 2 pl. h. t. (Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine; VI).

HARMAND J. (1961) — Les origines des recherches françaises sur l'habitat rural gallo-romain, Bruxelles-Berchem, (Collection Latomus; 51).

HASELGROVE C. C. (1990) — "The Romanization of Belgic Gaul: archaeological perspectives" *in* BLAGG T. F. C. et MILETT M. J. éd. — *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, p. 45-71.

HASELGROVE C. C. et SCULL C. J. (1992) — "The Romanization and de-Romanization of Belgic Gaul: the rural settlement evidence" *in* WOOD M. et QUEIROGA F. M. V. R. éd. — *Current Research on the Romanization of the Western Provinces*, Oxford, p. 9-23, 8 fig. (*British Archaeological Reports*, International Series; 575).

JACQUES F. (1979) — "Les centuriations romaines de la cité des Rèmes ; recherche sur l'aménagement de l'espace dans la province de Belgique", *Revue du Nord*, LXI-243, p. 783-822.

LEMAN-DELERIVE G. et PININGRE J.-F. (1981) - "Les structures d'habitat du deuxième Âge du Fer de Conchil-le-Temple (Pas de Calais) - Premiers résultats", dans L'Âge du Fer en France septentrionale (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise, 2, Reims), p. 319-330.

MALRAIN F. (1993) — "Les établissements ruraux du second Âge du Fer dans les régions picarde et ardennaise, d'après les fouilles et les prospections aériennes" in BUCHSENSCHUTZ O. et MENIEL P. (édités par) — Les installations agricoles de l'Age du Fer en Île-de -France, actes du colloque de Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, p.185-204.

MALRAIN F., MENIEL P. et TALON M. (1993) — "L'établissement rural de Jaux/Le Camp du Roi (Oise)" in BUCHSENSCHUTZ O. et MENIEL P. (édités par) — Les installations agricoles de l'Âge du Fer en Île-de -France, actes du colloque de Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, p.159-184.

MASHKOUR-PELLE M. et RODRIGEZ LOREDO DE MARCH C. (1994a) — Analyse des restes fauniques du site de Behen, rapport déposé au service régional de l'archéologie (D.R.A.C. de Picardie).

MASHKOUR-PELLE M. et RODRIGEZ LOREDO DE MARCH C. (1994b) — Rapport archéozoologique de la villa gallo-romaine de "Trinquies" à Huppy (Somme), rapport déposé au service régional de l'archéologie (D.R.A.C. de Picardie).

METZLER J. (1984) — "Treverische Reitergräber von Goeblingen-Nospelt" *In Trier, Augustusstadt des Treverer,* 87-99, p. 289-299.

METZLER J., WARINGO R., BIS R. et METZLER-ZENS N. (1991) — Clémency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique, Dossiers d'archéologie du Musée national d'Histoire et d'Art, I, Luxembourg.

MILLETT M. (1990) — The romanization of Britain. An essay in archaeological interpretation, Cambridge, University Press, 255 p., 93 fig.

PELLETIER L. et BIOUL C. (à paraître) — "Montmartin (60) : chronologie et évolution d'un établissement agricole gallo-romain" in COLLART J.L. — Les établissements antiques sur le tracé du T.G.V. Nord.

RODRIGEZ LOREDO DE MARCH C. et MASH-KOUR-PELLE M. (1994a) — Rapport archéozoologique de la villa gallo-romaine de Vismes-au-Val, le site du Plouy, rapport déposé au service régional de l'archéologie (D.R.A.C. de Picardie).

RODRIGEZ LOREDO DE MARCH C. et MASH-KOUR-PELLE M. (1994b) — Rapport archéozoologique du site gallo-romain " Des Longs Journaux " à Martainneville (Somme), rapport déposé au service régional de l'archéologie (D.R.A.C. de Picardie).

ROUCHE M. (1973) — "La dotation foncière de l'abbaye de Corbie", *Revue du Nord*, LV-218, p. 219-226 et pl.I à IV en fin de fasc.

ROYMANS N. (1983) — "The north Belgic tribes in the first century BC: a historical-anthropological perspective" in BRANDT R. et SLOFSTRA J. éd. — Roman and Native in the Low Countries. Spheres of Interaction, Oxford, p. 43-69 (British Archaeological Reports, International Series; 184).

ROYMANS N. (1990) - Tribal Societies in Northern Gaul, an Anthropological Perspective, Cingula, 72, Amsterdam, 290 p.

SLOFSTRA J. (1983) — "An anthropological approach of the study of romanization processes" in BRANDT R. et SLOFSTRA J. éd. — Roman and Native in the Low Countries. Spheres of Interaction, Oxford, p. 71-104 (British Archaeological Reports, Internationatal Series; 184).

VALAIS A. (1993) — "La ferme des Fontaines à

Herblay (Val d'Oise)" *in* BUCHSENSCHUTZ O. et MENIEL P. (édités par). — *Les installations agricoles de l'Âge du Fer en Ile-de -France*, actes du colloque de Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, p.113-124.

VERMEERSCH D. et VERMEERSCH E. (1976) — "La villa gallo-romaine de fond de vallée de Famechon (Somme)" *Bulletins de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. LVI, 1975-1976, Amiens, SAP, p. 314-331, 18 fig.

VERMEERSCH D (1981) — "Le site archéologique du marais de Famechon (Somme). Bilan provisoire", *Cahiers archéologiques de Picardie*, 8, Amiens, Direction des Antiquités préhistoriques et historiques, p. 147-156, 6 fig.

VILLARD A. (1993) — "Approche des rites funéraires dans les tombes aristocratiques de la fin de l'Âge du Fer et du début de l'époque romaine, à partir de l'exemple biturige" in FERDIERE A. (sous la dir. de) — Monde des morts, monde des vivants en Gaule rurale, actes du colloque ARCHEA/AGER (Orléans 7-9 Février 1992), 6è sup. à la Revue archéologique du Centre de la France, p. 319-322.

WATERBOLK H.T. (1982) — "Mobilität von Dorf, Ackerflur und Gräberfeld" in Drenthee seit der Latène zeit : archäologische Siedlungsforschungen auf der nordnieder ländischen Geest, Offa, 19, p.97-137.

WHEELER Sir M. et RICHARDSON M. (1957) —. *Hillforts of northerrn France,* Society of Antiquaries, London.

WIGHTMAN E. (1985) — *Gallia Belgica*, Londres-Batsford, 386 p., 44 fig.

WILLEMS W.J. H. (1981-1984) — "Romans and Batavians. A regional study in the Dutch Eastern River area", *Berichten van de R.O.B.,* 31 (I), p. 7-217, 34 (II) p.39-331.

WOOD M. et QUEIROGA F. M. V. R. (1992) éd. — *Current Research on the Romanization of the Western Provinces*, Oxford, (*British Archaeological Reports*, International Series; 575).

WOOLF G. (1993) — "European social development and Roman imperialism" *in* BRUN P., VAN DER LEEUW S. et WITTAKER C. R. (dir.) — *Frontières d'empire. Nature et signification des frontières romaines*, Actes de la Table ronde internationale de Nemours (21-22-23 mai 1992), Nemours, APRAIF, p. 13-20.